

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

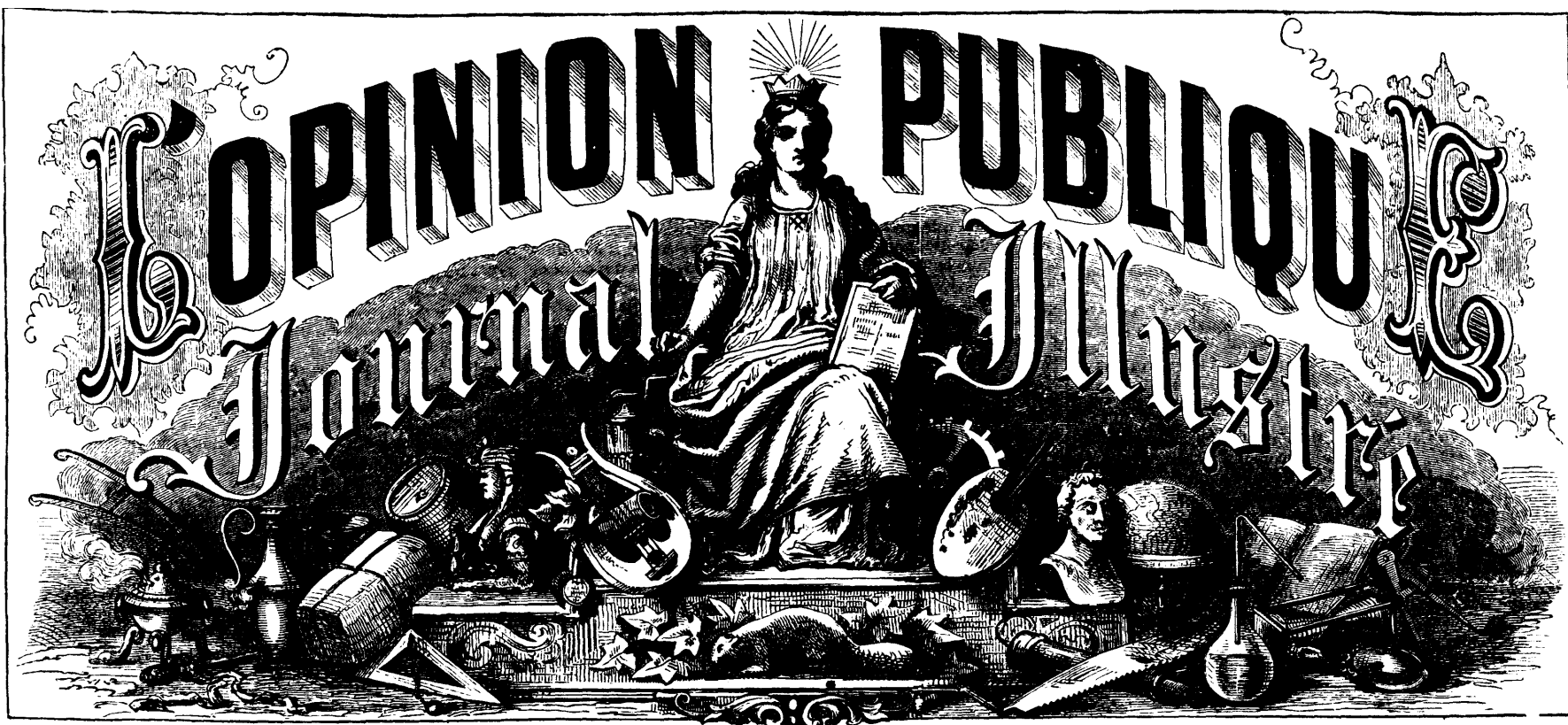
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



NOTRE "PATOIS"

Le *Courrier des Etats-Unis* reproduit l'extrait suivant d'un journal parisien :

Nous avons retrouvé une traduction en vieux patois normand, d'une fable de La Fontaine.

C'est, comme on sait, un idiome qui tend à s'effacer tous les jours, sauf au Canada. La pièce est, paraît-il, fort rare ; nous la livrons aux méditations des linguistes :

"Un jou qui dégribouillait d'liiau comme pou l'amour du bon Dieu, un laboureur abrié dans sa méson, les coutes accolés sus la table, racontit à ses éfants qu'étaient tout à l'entour dé li, la fable suivante, pendant qué d'on côté la mère mettait d'l'affaitement dans l'fricot qui cauffait sus l'cagnard, pou l'diné d'ses gens :

"Unne faie, un corbiau agrippait sur un baleux qu'étais d'ho, un fromage blanc au lait calbot, et i s'en fut s'juquer sur un gros nouyé pour y fère sa boustifaille.

"Dans s'entrefaite, un vieu r'nard qu'étais un *finot* et qui n'avait rin maqué d'pis une bonne écousse, rinbina à va la brivière pou vaie si i n'allait point trouvé *queuque chose à s'mette* dans l'gaviau, i passait jstement dans l'environs d'larbe où qu'étais jerqué l'oisiau, son fromage dans l'bec tout prêt à l'baffrer.

"Le r'nard qu'étais allouvi et *quaisiment* faimvallier, sitôt qu'il eut sentut l'gout du fromage, i s' dit en tout par li, faut qué j'tâche dé yin chippé s'noubainne et qu'j'refasse s'nérât-là. Ça n'manquit point, v'là qui s'appréhit bin jentiment d'l'oisiau qu'étais point trop décougné ni déluré n'tout, et i yin dit comme ça d'un air de soupe-douce : Bonjou, moussieu du Corbiau, j'vous faisons bin notr'compliment, ma fe d'Gien j'êtes tout d'même biau gâs et bin raquinqué itout, et si j'chantait aussi bin qu'j'avait une bonne façon, j'êtes ben sur l'roué d'ces bouais là.

"Quant l'corbiau s'entendit alosé d'la sorte, il fut bin héreux et bin èse, et pou montré sa belle voit, i s'met à ouvri un grandisme bec et v'là son fromage chu sus des blaîtes qui s'trouvaient à c't'endroit. Lé r'nard qui le r'luquait d'bicoïn, n'fit point l'dégailleux et ramassit l'fromage, et i dit au corbiau : Mon bon moussieu, apprenait qué c'ti-ci qu'écoute les flatteux est toujon leux dupe et qué l'senjoleux vivent aux crochets d'ceux qui recevent leux alés.

"Cté leçon là vaut bin un fromage, j'cré.
"L'oisiau qu'étais restai ébauhi comme un grand begêt, jurit, mais un brin trop tard, qui n'se lèss'rait pus *emberlificoter* pas l'elapot ni l'bagout d'ces r'narés-là."

Lorsque l'habitant de la campagne la plus reculée se fera lire le présent numéro de *L'Opinion Publique* par son enfant qui fréquente l'école, ne pouvant le lire lui-même parce que de son temps il n'a pas eu la facilité de s'instruire, ce brave homme ouvrira de grands yeux, mais ne comprendra rien à cette fable du renard et du corbeau. Il a déjà entendu réciter cette fable dans la langue de La Fontaine ; il lui arrive même assez souvent de chanter la même histoire *Sur l'air du tra la la deridera* ; mais dans celle-ci il ne voit goutte. *Dégribouillait, agrippit, baleux, calbot, faimvallier, alosé, dégaillieux, begêt*, tout cela c'est de l'hébreu pour lui ; il sera bien surpris d'apprendre que ses compatriotes parlent un tel patois, lui qui connaît tout le monde dans sa paroisse et dans les paroisses voisines, lui qui a "pas mal voyagé," qui connaît les plaines du Nord Ouest comme les faubourgs de Montréal et de Québec, et qui cependant n'a jamais entendu les canadiens parler *en termes* comme cela. Ce brave homme est chasseur, il connaît les mœurs des habitants des bois, mais il ne sait pas ce que c'est qu'un renard qui *rinbina à va la brivière*. Il a souvent vu des corbeaux, mais le corbeau *raquinqué* lui est parfaitement inconnu. Et si nous lui disons que le *Courrier des Etats-Unis* est un journal bien posé, il le croira, mais il n'en dira pas moins que ce journal jase de ce qu'il ne connaît pas.

Ce patois normand est absolument ignoré au Canada. Tous les Canadiens-Français parlent la même langue fran-

çaise, un peu gâtée par certains mots anglais écorchés ou traduits à moitié, mais sans mélange d'aucun des nombreux patois qui existent en France. Leur accent est à peu près le même d'un bout à l'autre du pays ; les habitants d'en bas de Québec seuls se font remarquer par la prononciation de l'r, qui tient le milieu entre le parler gras et le grasseyement.

La langue canadienne est beaucoup plus pure que celle du paysan français ; les mots que nous avons soulignés dans la fable sont les seuls de cette fable que l'on entende ici. Ce que nous avons perdu, ce sont les intonations ; nous récitons au lieu de déclamer. Nous prononçons *mirouër, nâtion*, comme au treizième siècle en France, et nous mettons presque un z au d et au t suivis de l'i : *dzire, partzi*. La classe instruite, surtout depuis quelques années, se défait de cet accent, et, aux intonations près, parle très-bien.

Que notre confrère américain veuille nous en croire, notre ennemi n'est pas le patois, c'est l'anglais qui, maître du commerce et de l'industrie, met le désarroi dans la langue de l'ouvrier et du négociant ; son influence sur la langue politique ne laisse pas non plus d'être redoutable. Néanmoins nous sommes tous attachés à l'édifice de notre première mère-patrie, et nous serions enchantés que la France voulût nous aider à le conserver en nous envoyant ses émigrants. Nous aimons moins que l'on nous fasse parler patois. Le *Courrier*, qui a bon nombre d'abonnés au Canada, aimera peut-être à savoir que nous avons écrit ces lignes à la demande de plusieurs personnes que cette fable "en vieux patois normand" a peut-être un peu trop froissées.

OSCAR DUNN.

A PROPOS DE LIVRES.

M. Pamphile Lemay, bibliothécaire de la législature de Québec, constate dans son rapport officiel que la bibliothèque confiée à ses soins compte maintenant 13,284 volumes. Sur ce nombre, il est vrai, l'on doit faire la part des 3,175 volumes de statuts et papiers parlementaires ; ce n'en est pas moins un chiffre respectable pour une collection qui ne date que de 1867. Depuis l'année dernière, M. Lemay a acheté 1,820 livres nouveaux, pour la plupart ouvrages de loi, de droit constitutionnel, ou traités sur les arts utiles. Il publiera dans quelques semaines un catalogue complet.

M. Lemay paraît aimer ses livres, ce qui prouve qu'il n'est pas seulement poète, mais encore homme d'esprit. Un livre vaut ordinairement mieux que son auteur ; c'est la fleur de son intelligence, le parfum de ses meilleurs sentiments, l'expression travaillée de ses bonnes pensées. S'il a des défauts, il tâche de n'en laisser aucune trace dans son œuvre, il cherche à gagner le suffrage du public par l'étalage de toutes ses qualités, il ne laisse voir que le beau côté de son cœur et de son esprit. De sorte que les livres permettent avec l'humanité un commerce qui console, au lieu que les relations personnelles attristent parfois en faisant toucher du doigt des intérêts mesquins et des passions étroites. Lire Tibulle sera toujours la consolation de ceux qui ont souffert de leurs rapports avec la société.

M. Lemay est de ceux qui doivent aimer les livres plus que les hommes, si l'on en juge par sa préface d'*Évangéline*. Mais, pardon, il ne s'agit guère de cela en ce moment. Nous voulions dire que M. Lemay se plaint avec

une certaine amertume des déprédations qui se commettent dans la bibliothèque de Québec. Il paraît que 132 volumes en ont été enlevés. Est-ce le fait de voleurs ou de personnes peu empressées à remettre ce qu'elles empruntent ? Les négligents doivent être plus nombreux que les voleurs, mais il y a des voleurs. Les voleurs de livres sont de tous les temps ; il y a toujours eu des gens qui se figurent que ce n'est pas péché d'escamoter un livre, que la propriété d'un livre n'est pas une propriété comme une autre. Par exemple, vous prêtez un livre, on ne vous le rend jamais, et l'on meurt tranquille, sans songer que nul n'entre dans le paradis avec le bien d'autrui ? Est-ce là vraiment un vol ? Ce n'est toujours pas un achat. Prendre un livre dans une bibliothèque est une faute plus grave. Pour certaines personnes, cela tourne à la folie ; on appelle cette maladie la *cleptomanie*. Balzac tracé de sa main vigoureuse la physionomie d'un de ces types, un amateur, fils d'avare, adonné à la recherche des vieilles choses, qui s'était emparé d'un manuscrit de Virgile en faisant une visite à son ami malade. Le pauvre homme veillait sur son trésor avec tant de soin et ce trésor lui causa tant d'inquiétudes et de remords secrets qu'il rendit l'âme à la peine. M. Lemay, n'est pas assez cruel pour souhaiter pareil sort à ses contrebandiers, mais il voudrait en voir punir quelques-uns.

M. Gérin Lajoie, le bibliothécaire d'Ottawa, me donnait un jour un détail caractéristique sur ces sortes de vols. Il paraît que tous les livres qui traitent de l'amour ou des femmes sont en grand danger de disparaître des rayons à toute heure du jour. Il est devenu nécessaire de mettre sous clef les ouvrages dont le titre offre la moindre indication relative soit au beau sexe, soit au sexe laid. Cela prouve que dans la capitale de la Confédération hommes et femmes ont des goûts qui se ressemblent, et comme les livres anglais et les livres français sont l'objet d'une égale convoitise, il est évident que les deux nationalités manifestent les mêmes prédilections pour la littérature érotique. On dit que ces petits escamotages s'opèrent surtout durant les sessions. Faut-il en accuser les étrangers qui visitent alors la capitale ou en jeter la responsabilité sur messieurs les députés ? Dieu nous garde de manquer de respect envers un homme chéri des électeurs, mais on constate que les représentants de la nation ne dédaignent ni Alexandre Dumas, ni Paul de Kock, ni Eugène Sue. *Monte Christo* n'est jamais tant lu à Ottawa que durant la période fortunée où sont votées les lois et les taxes. Il n'y a pas un exemplaire qui ne soit maculé, déchiré, usé jusqu'à la corde. Les aventures d'Edmond Mendès passionnent évidemment les aventureux de la politique. Je connais un député qui ne perd jamais une séance, mais les passe toutes à lire les romans nouveaux. J'ai connu un membre de la Chambre haute qui n'allait à son siège que pour voter et employait le temps des séances dans la bibliothèque à étudier les oiseaux d'Audubon : il est vrai qu'il était sourd. Les *Méditations* de Lamartine ont toujours eu un grand succès ; pour être l'élu du peuple on n'en aime pas moins

Le souffle harmonieux de la brise plaintive.

Victor Hugo est moins choyé. Plusieurs ont demandé les *Misérables*, bien peu les ont lus jusqu'au bout. Les *Grandes Dames* d'Arsène Houssaye sont très-courues : c'est ce qu'elles méritent.

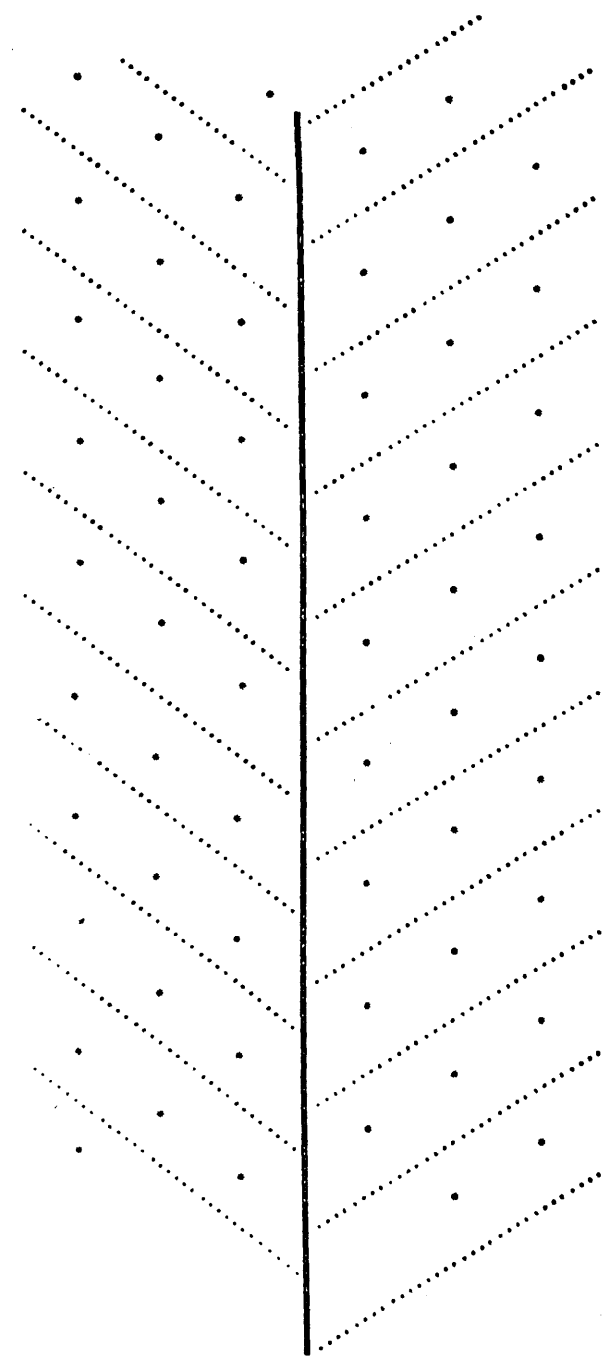
Il est probable que ce sont principalement les ouvrages de ce genre qui ont disparu de la bibliothèque confiée à M. Lemay, car nos vieux législateurs aiment à dire qu'à Ottawa et à Québec "c'est la même chose."

OSCAR DUNN.

CAUSEBIES AGRICOLES.

Le Capt. B. pense que beaucoup de jeunes pommiers périssent dès les premières années de leur transplantation, parce que le sol des pépinières est généralement d'une richesse excessive. Ces jeunes plants s'habituent à une terre aussi grasse; leurs fibres, leurs pores, tout chez eux se ressent d'une nourriture trop riche, et une fois qu'ils sont transplantés, dans le sol moins engraisé du verger leur constitution doit en être gravement altérée. Cette observation mériterait d'être attentivement considérée par les pépiniéristes.

Les pommiers du Capitaine B. sont plantés en quinconce et espacés de 18 pieds. Cette disposition en quinconce permet de loger un plus grand nombre d'arbres sur une superficie donnée, ce qui est très important lorsqu'on est obligé de recourir au procédé si dispendieux du drainage. Le plan suivant fait voir la position respective des pommiers, de même que celle des canaux souterrains. Les signes * * * indiquent les arbres; la ligne centrale indique le canal principal qui conduit à la décharge et les points * * * * * indiquent les canaux latéraux entre chaque rangée.



J'ai déjà dit que le Capitaine B. possédait un magnifique bocage en érables presque prêtes à donner du sucre; tous les ans il plante de nouveaux arbres et augmente par là sans cesse la valeur, la beauté de son domaine. Voilà un exemple qui devrait être suivi par tous nos compatriotes.

La destruction de nos bois a jeté la température dans une espèce de désordre. On entend les anciens dire que notre climat est altéré et n'est pas aussi favorable à l'agriculture qu'il l'était autrefois; et cependant ils ne songent peut-être pas assez qu'ils sont responsables du changement, à raison de la guerre d'extermination qu'ils ont faite contre nos forêts primitives. Ils avaient sans doute un noble but; dans leur légitime ambition d'assurer de beaux héritages à leurs descendants, ils rivalisaient d'ardeur pour défricher autant de terre que possible: les arbres étaient donc leur grand obstacle, l'ennemi commun contre lequel il fallait lutter sans trêve, ni merci. Mais, tout en rendant hommage au dévouement de nos pères, il est permis de regretter qu'ils n'aient pas plus pensé aux nombreux services que nous rendraient quelques parcelles de terre laissées en bois debout. Ces précieuses réserves vaudraient aujourd'hui le double des parties défrichées; elles nous serviraient d'abord pour nous chauffer, puis pour conserver la vigueur de nos sources, l'abondance de nos puits et de nos ruisseaux, pour maintenir la température dans un état plus régulier, pour attirer ici la quantité d'oiseaux nécessaire à la destruction des insectes, enfin pour ombrager nos bestiaux contre les ardeurs du soleil et embellir l'aspect de nos campagnes.

Ce n'est pas seulement dans la Province de Québec que la question du reboisement est devenue une question sérieuse,

pour ne pas dire une question vitale; dans plusieurs contrées de l'Europe et des Etats-Unis on étudie les moyens à prendre pour obvier aux inconvénients résultant de l'absence ou de la disparition des forêts. On a vu dernièrement cet important sujet occuper l'attention d'un Congrès siégeant à Vienne, en Autriche, et composé de quatre cents délégués des principaux gouvernements du continent européen et de celui de la république voisine. Il a été démontré devant cette réunion d'hommes éclairés que partout où les forêts manquent naturellement ou sont détruites par la main de l'homme, il s'ensuit une diminution dans le cours des rivières, et le dessèchement des sources naturelles: les faits suivants ont entre autres été constatés.

En Grèce, une foule de petites rivières et de fontaines ont disparu avec les forêts adjacentes. La même cause amène des sécheresses périodiques en Hongrie. La Sicile et la Sardaigne ont de même perdu leur ancienne abondance. D'un autre côté, la Basse-Egypte ne voyait, jusqu'à ces derniers temps, que cinq à six jours de pluie par année, mais depuis que Méhemet-Ali y a fait planter environ vingt millions d'arbres, le nombre de journées pluvieuses est de quarante-cinq à quarante-six. M. de Lesseps, lors de la construction de son fameux canal de Suez, a transformé, au moyen de la plantation des arbres, une région aride en une belle contrée couverte de la plus agréable végétation: avant le travail de l'immortel ingénieur on n'avait jamais vu tomber de pluie en cet endroit, maintenant il pleut durant quatorze jours par année et le climat est tout moifié pour le mieux. Aux environs de Trieste, une magnifique région forestière avait été détruite par les Vénitiens et il y a vingt-cinq ans la pluie avait cessé de tomber. Pour empêcher le pays de devenir complètement abandonné, le gouvernement autrichien fit planter plusieurs millions d'oliviers et put voir ses sacrifices couronnés de succès.

Le Ministre d'Agriculture d'Autriche présidait aux délibérations du Congrès et fut autorisé à correspondre avec les autres gouvernements afin d'assurer un arrangement international sur le sujet en question. Il fut résolu: qu'une mesure internationale pourra seule mettre un terme à la dévastation des forêts et à ses funestes conséquences; qu'il est du devoir mutuel des Etats civilisés de conserver soigneusement les forêts qui sont d'une importance vitale pour la terre, telles que celles qui se trouvent dans le voisinage des sources, le long du cours des rivières, sur les bords de la mer et sur les flancs escarpés des montagnes; et que des arrangements internationaux devraient être arrêtés et observés par tous les propriétaires de ces précieuses forêts.

Ce qui précède est propre à faire réfléchir les cultivateurs et les hommes publics de la Province de Québec. Ici, nous détruisons encore chaque année des portions considérables de nos forêts, et nous négligeons en même temps de planter des arbres sur les parties défrichées. Aussi commençons-nous à sentir les mauvais effets de cette double faute: déjà nos rivières ont perdu de leur volume et nos pouvoirs d'eau ont diminué en valeur. Chaque printemps nous sommes exposés à des inondations causées par l'enlèvement des bois, qui ne sont plus là pour modérer la fonte subite des neiges. Les difficultés que l'on éprouve en plus d'un endroit pour s'approvisionner d'eau, les désordres qui semblent s'introduire dans notre température, tout indique clairement qu'il faut planter des arbres en grand nombre et rendre à nos champs menacés ces protecteurs indispensables que la nature leur avait donnés. Si seulement nos quelques millions d'arpents de clôture étaient remplacés par des haies vives, que de bien il en résulterait à tous les points de vues. Les clôtures, telles que nous les construisons maintenant, vont bientôt devenir un fardeau insupportable pour la classe agricole; les matériaux atteignent déjà un prix exorbitant. Commençons donc dès à présent à planter tous les ans quelques arpents d'arbres à épines à la place de nos perches et piquets, et bientôt nos moissons, nos fruits auront un abri contre les vents, nos animaux de l'ombre contre le soleil d'été, nos champs revêtiront une beauté nouvelle, en un mot tous les bienfaits des arbres nous seront acquis.

Les haies vives, pas plus que la digression que je viens de faire, ne devront cependant pas empêcher mes lecteurs d'imiter le bel exemple du Capt. B. et de planter comme lui un joli bocage et un riche verger près de leurs résidences.

JEAN BELLEVUE.

(A continuer.)

MÉMOIRES SECRETS

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Sous ce titre, M. le vicomte de Beaumont Vassy vient de publier des souvenirs très intéressants.

Nous en détachons le dramatique récit suivant:

Louis XVIII avait tous les genres d'esprit; mais il avait aussi tous les excès ou écarts d'imagination qu'on rencontre si fréquemment chez les hommes doués de facultés exceptionnelles. Voici une étrange histoire que j'ai entendue raconter dans ma première jeunesse, par des gens qui n'aimaient pas Louis XVIII, il est vrai, parce qu'ils le trouvaient trop libéral, mais qui étaient bien placés pour savoir les choses.

Par une très sombre nuit du mois de décembre 1814, sur les dix heures du soir, un valet de chambre du roi, le seul qui, depuis les jours de l'exil, fut honoré de sa familiarité, stationnait sous le guichet de la cour des Tuileries le plus rapproché du Pont-Royal, et, tout en échangeant de temps en temps quelques mots insignifiants avec le factionnaire chargé de garder cette entrée, jetais fréquemment un rapide coup-d'œil sur le quai qui, de ce côté, se prolonge jusqu'au Pont-Neuf.

Le bruit lointain des voitures, surtout des voitures de place, attirait toute son attention. Il les suivait de l'œil jusqu'à ce qu'elles eussent dépassé le guichet, et alors il rentrait désappointé, sous l'arcade où il cherchait et trouvait un abri contre une pluie fine qui commençait à tomber.

Enfin, un fiacre assez propre, mais attelé de deux chevaux étiques, comme tous ses pareils d'alors, s'arrêta devant le guichet. Un homme en descendant, glissa quelques mots dans l'oreille du cocher, qui alla stationner un peu plus loin, le long du quai, et se dirigea vers l'entrée du palais où l'attendait le valet de chambre. Ce nouveau venu était un homme d'assez grande taille, large d'épaules, ayant visiblement dépassé la cinquantaine, entièrement vêtu de noir et enveloppé dans un grand manteau de cette même couleur. "C'est vous qu'on attend?" demanda le valet de chambre à voix basse. "C'est moi, répondit laconiquement le nouveau venu. — Suivez-moi," dit l'autre, et l'homme noir obéit.

Le valet de chambre le fit d'abord entrer dans la cour des Tuileries, puis l'introduisit dans le château par la première porte située à main gauche, et à laquelle on arrivait en montant

un perron de quelques marches, protégée par une marquise. Tout était silencieux dans cette partie des Tuileries, et même, quoique l'heure ne fut pas très avancée, on eût dit que les lumières étaient éteintes de ce côté du vaste bâtiment. Le valet de chambre, montrant toujours le chemin à l'homme au manteau qui le suivait d'un pas en quelque sorte automatique, lui fit gravir le perron, traverser un large vestibule où se croisaient mélancoliquement des sentinelles appartenant à la maison du roi, monter l'escalier assez large qui n'était séparé du vestibule que par de hautes portes vitrées, et parvenu au haut de cet escalier où stationnait un garde du corps, suivit un couloir que d'assez rares quinquets éclairaient fort mal dans toute sa longueur. Les officiers et les simples gardes, en voyant passer un homme dont la figure, dissimulée d'ailleurs par le chapeau rabattu sur les yeux, leur était parfaitement inconnue, éprouvaient d'abord quelque surprise; mais en voyant qu'il était introduit et conduit par le valet de chambre, on pourrait dire in-time, du roi, ils ne s'inquiétaient point et échangeaient seulement à voix basse leurs observations sur la tournure de ce visiteur nocturne, qu'ils prenaient généralement pour un agent secret de la haute police.

Parvenu à l'extrémité du couloir dont je viens de parler, le valet de chambre et son compagnon se trouvèrent dans une antichambre assez étroite, entourée de banquettes où se tenaient des gens de service, et sur laquelle s'ouvraient plusieurs grandes portes. Le valet de chambre fit signe à l'homme noir d'y déposer son manteau, et lui-même frappa doucement à l'une des portes, que vint ouvrir le lieutenant des gardes de service, personnel qui avait appartenu à l'émigration.

Après quelques mots dits à voix basse, le valet de chambre s'effaça et fit passer l'inconnu dans la pièce qui venait de s'ouvrir. Ce dernier, guidé par l'officier supérieur qui marchait devant lui, ne fit que traverser cette pièce, dans laquelle il pouvait distinguer confusément quelques uniformes gros bleu à braudebourgs d'argent ou écarlates à torsades d'or. L'officier s'arrêta devant une petite porte en quelque sorte dissimulée dans la haute boiserie, n'y frappa pas, mais y gratta, et la porte tourna sans bruit sur ses gonds, entra ouverte doucement par un personnage que l'obscurité empêchait absolument de distinguer.

C'était la porte du cabinet du roi qui venait de s'ouvrir ainsi. Il n'était éclairé que par un de ces candélabres à trois branches recouverts d'un abat-jour de soie verte que l'on voyait autrefois sur les tables de jeu. Celui-ci était placé à une des extrémités du cabinet, sur un bureau de bois blanc auprès duquel un vieillard était assis dans un fauteuil de cuir vert. Ce vieillard était Louis XVIII. Deux personnages, dont on apercevait vaguement la silhouette dans l'ombre de l'appartement, se tenaient respectueusement debout à une certaine distance du fauteuil royal. C'étaient deux amis des mauvais jours, qui avaient suivi le roi à Mittau, à Varsovie, à Hartwell, et pour lesquels il ne savait point avoir de secrets.

Cependant l'homme noir avait été en quelque sorte poussé dans le cabinet, et si l'on eût pu voir distinctement son visage, on eût été frappé de la profonde altération des traits du malheureux, dont le front baigné de sueur trahissait toutes les angoisses. "Qu'est-ce? avait dit le roi en entendant la porte s'ouvrir. — Sire, c'est l'homme, avait-on répondu à voix basse. — Qu'il s'approche, dit le roi, là, devant mon fauteuil." Puis, dirigeant, en soulevant un peu l'abat-jour, la lumière du candélabre sur la figure de l'inconnu, il le considéra quelques instants en silence. L'homme succombant à une grande émotion avait des larmes dans les yeux. Le roi était ému aussi, mais intérieurement, d'une autre façon, et ne laissait rien paraître au-dehors. "Voyons, dit-il au bout d'un instant, ne te trouble pas; réponds-moi clairement. Je t'ai fait venir pour connaître bien exactement l'emplacement où ont été déposés les restes de mon frère, le roi Louis XVI. C'est encore toi qui dois le savoir mieux peut-être que Ducluseau. Mais auparavant j'ai d'autres détails à te demander, d'autres questions à te faire. Ne crains rien et réponds-moi comme tu répondrais à un de tes *apprentis*."

Ceci était plus facile à ordonner qu'à exécuter. La voix du roi, brève, saccadée, quoiqu'il cherchât à l'adoucir, intimidait celui qui prétendait rassurer, au contraire. "Voyons, dit Louis XVIII, où étais-tu quand la voiture est arrivée sur la place? — J'étais au bas de la machine. — Quelle heure était-il? — Dix heures quinze minutes, à peu près. J'ai fait signe à un des aides d'ouvrir la portière; Cap... le roi est descendu... Pardon, on disait Capet en ce temps-là... — Après, après? — Il tenait un gros livre qu'il a remis à un monsieur en grande livrée noire qui descendait après lui. Il a ensuite recommandé ce monsieur aux gendarmes qui l'avaient accompagné. J'ai su depuis que c'était un abbé, dont j'oublie le nom. Il était plus ému et plus tremblant que le roi. — Le roi était très calme? — Oh! tout à fait: il avait sa figure ordinaire. Ses cheveux n'étaient pas dérangés. Oh! mon Dieu! il me semble que je le vois encore avec son habit brun, sa veste blanche, une culotte grise et des bas blancs. Mes aides s'approchèrent pour lui ôter son habit; il les éloigna d'un geste de commandement. En s'approchant de la machine, il avait crié aux tambours et d'une voix très forte: "Taisez-vous!" et les tambours s'étaient d'abord arrêtés, puis ils avaient continué sur un signe de leur chef, et le roi, murmurant quelques mots, en avait paru très mécontent. Cependant il avait défait lui-même son col et ouvert sa chemise; mais lorsqu'on voulut lui lier les mains, il se mit dans une grande colère. "Me lier les mains à moi!" criait-il. Il était fort rouge, et ses yeux brillaient de colère... — Alors? — Alors mes deux aides, auxquels vint se joindre un ouvrier qui avait travaillé à monter la machine, voulurent le saisir pour lui attacher les mains de force. Mais c'était un homme bien robuste, et ses larges mains étaient comme deux étaux de fer. Il se défendit, il y eut lutte, bousculades; mais cela ne dura pas. L'abbé s'était avancé et lui disait: "Sire, laissez-les faire; c'est une ressemblance de plus avec celui qui va être votre récompense." Je me rappelle bien ces mots-là... Le roi se calma de suite et dit fort doucement à mes hommes: "Faites ce que vous voudrez; c'est le dernier sacrifice." Alors on lui a lié les mains, et passant derrière lui, j'ai eu l'honneur de l'accommoder, c'est-à-dire de lui couper les cheveux et de fendre le col de sa chemise.

Il était tout changé depuis que l'abbé lui avait parlé. Je le fis aisément avancer en le tenant sous le bras vers les marches de la guillotine. Elles étaient assez roides ces marches; il les monta lentement pendant que l'abbé resté en bas, lui disait quelques mots, parmi lesquels j'ai entendu: "Montez au ciel!" Mais une fois sur la plate-forme, il se dégagea brusquement de mes mains, et je le vis la traverser assez vite pour se diriger à gauche. Je ne savais pas quelles étaient ses intentions et je m'avançais derrière lui, lorsque je le vis faire signe aux tambours de se taire. Ceux-ci s'arrêtèrent de nouveau. Alors il dit d'une voix si forte qu'on pouvait l'entendre du fond de la place: "Je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'impute."

Je pardonne à ceux qui sont la cause de ma mort. Je prie Dieu que mon sang que vous allez verser contribue au bonheur de la France ; et vous, peuple infortuné... " En ce moment, le général Santerre a poussé son cheval au pied de l'échafaud et a dit au roi avec colère : " Je vous ai amené ici, non pour haranguer, mais pour mourir. " Il voulait continuer cependant ; mais Santerre avait fait un geste, et quelqu'un de sa suite avait commandé aux tambours de battre. Les uns ont dit que l'homme qui a donné cet ordre se nommait Beaufranchet, d'autres que c'était Dugazon le comédien ; mais moi je crois savoir que c'est un nommé Sain de Boislecotte, aide de camp de Santerre, et que pour cette raison on a nommé depuis " Boislecotte-Roulement. " Il n'a pas donné l'ordre de lui-même ; il n'a fait qu'obéir au geste de Santerre. —Après, après ? —Après, le roi voulait toujours parler au peuple, il frappait du pied et criait de sa voix forte : " Silence ! silence ! " On nous faisait signe de le saisir. Mon aide Richard tirait un pistolet de sa poche et faisait mine de l'ajuster. Nous l'entraînâmes sans qu'il opposât, cette fois, de résistance ; mais, sitôt attaché à la planche, il jeta de grands cris... Puis tout fut fini."

L'homme noir, un peu enhardi par l'attention qu'on lui prêtait, n'avait pas osé, toutefois, ajouter que, la tête du roi étant tombée, il l'avait prise par les cheveux et l'avait montrée au peuple. Un silence de mort régnait dans le cabinet royal. Louis XVIII, en dépit de son scepticisme, avait la figure bouleversée. Cette fois, c'était le roi qui était ému, et son sinistre interlocuteur qui reprenait son sang-froid, il poursuivit : " Il y a toujours de la canaille dans de telles foules. Plusieurs fédérés imaginèrent de tremper dans le sang leurs sabres et leurs piques. Il y eut un malheureux qui monta sur la plate-forme, trempa sa main dans le sang et en aspergea tout ce qui était en bas. Je voulus le faire cesser, mais je n'y parvins pas. Il parlait au peuple comme un énergumène. Nous descendîmes le panier rempli de son. Nous le plaçâmes dans un tombereau qui était là pour cet usage, et, suivis d'abord des hommes qui devaient nous accompagner, puis de quelques gens du peuple qui ne voiferaient plus, nous nous rendîmes dans l'enclos de la Madeleine-Ville-Évêque, qui servait de cimetière à ce quartier moins habité qu'aujourd'hui. Là, nous trouvâmes une assez grande fosse creusée entre celles des Suisses tués au 10 août et celles des gens qui ont péri par leur imprudence le jour du feu d'artifice tiré à l'occasion du mariage du roi Louis XVI. Nous versâmes, sans hâte ni cerceuil, ce pauvre corps dans la fosse préparée, et on jeta dessus plus d'une demi-tombée de chaux vive. Ah ! malgré son accès de colère, qui était bien naturel, puisqu'on ne voulait pas lui accorder ce qu'il désirait, le roi est bien mort ! — Il est mort courageusement ? — Oh ! certainement, et c'est la religion qui l'a soutenu comme cela jusqu'à la fin. Je l'ai bien dit dans une lettre qui a même été imprimée quelques jours après dans les gazettes. — Je sais, je sais. Eh bien, lorsqu'on aura besoin de toi pour indiquer la place, on te prévoindra. Prends ceci. En même temps, Louis XVIII tira brusquement quelque chose d'un tiroir de son bureau et le laissait tomber dans la main de l'homme noir. C'était un petit rouleau d'or."

Le 18 janvier 1815, eurent lieu les exhumations des restes de Marie-Antoinette et de Louis XVI. Chargé d'y assister, M. de Chateaubriand a dit : " Au milieu des ossements, je reconnus la tête de la reine par le sourire que cette tête m'avait adressé à Versailles."

LES NAVIRES GÉANTS.

(Suite.)

LA GRANDE-NAU OU LA GRANDE-FRANÇOISE.

Il a fallu bien des siècles avant que le génie des temps modernes ne put s'élever à la hauteur de ces fabuleuses conceptions et exécuter des constructions maritimes comparables aux navires géants de l'antiquité. Le moyen âge dont la foi remuait les montagnes et qui couvrit l'Europe de gigantesques édifices, le moyen-âge, ancré au sol, ne construisit que sur la terre ferme, et n'avait sur mer que de légères embarcations. Les galères vénitienne et pisane qui servirent de flotte aux Croisés, étaient de la taille de nos caboteurs marchands.

Il y eut en France sous François Ier une sorte de renaissance maritime, dont l'armateur dieppois Ango fut un des hardis promoteurs, et qui fut signalée par la fondation du Havre-de-Grâce. Le port du Havre fut creusé sur vingt-quatre acres de terre achetées à un seigneur normand, le sire de Gravelle, moyennant une rente de 60 livres. C'est le prix auquel les compagnons de Didon achetèrent le terrain de l'antique Byrea. Le Havre a grandi, comme Carthage, et les vingt-quatre acres de terre du sire de Gravelle feraient aujourd'hui la fortune d'un souverain.

On méditait alors une expédition contre l'Angleterre. Les souvenirs de Guillaume-le-Conquérant n'étaient pas effacés parmi les marins normands et la Grande-Bretagne n'était pas encore la reine des mers. Il était de mode, en ce temps-là, d'orner chaque port d'un navire colossal, qui en fut comme le souverain. On décida, en conséquence, au conseil du roi, qu'il serait construit au Havre un vaisseau qui, selon l'expression du chroniqueur, aurait toute l'apparence d'un monarque aquatique.

Ce vaisseau s'appela la Grande-Françoise, et voici la description qu'en fait l'historien S. Morlent : " On employa plusieurs années, dit-il, à bâtir la Grande-Françoise dans une fosse de l'Eure, dite la crique de Percanville. Babelais en parle, sous le nom de la Grande-Nau, comme d'une construction étonnante."

Le constructeur de ce navire fut un gentilhomme breton fort habile en cet art, ajoute l'abbé Pleuvri. La Grande-Françoise avait la forme antique des carques de Gènes et ne ressemblait en rien aux vaisseaux modernes. Qu'on se figure un chantier de bois, surmonté de deux grands mâts formés de plusieurs pièces unies ensemble ; l'un avait 21 pieds de circonférence et 120 d'élevation ; chacun de ces mâts était coupé dans sa hauteur par quatre étages de huniers.

Ce navire, énorme pour le temps, jaugeait 2,000 tonneaux ; il renfermait un grand nombre de chambres et cabines, une forge et une chapelle dans lequel on célébrait l'office divin, ce qui attirait un si grand nombre de personnes, ajoute Morlent, qu'on fut obligé de placer sur le pont des sentinelles italiennes pour maintenir le bon ordre. A l'une des extrémités du navire on avait construit un moulin à vent.

La Grande-Nau n'était pas un vaisseau à trois ponts ; elle avait cependant trois rangs de sabords où son artillerie était renfermée. La poupe était décorée d'un phénix au-dessous duquel on lisait en lettres d'or ces méchants vers :

O Phénix qui tout noble suis,
Fais ressembler la Grande-Françoise à moy-ci.
Et qu'en soy toute force abonde,
Car mon pareil n'y a au monde.

A la proue était sculptée une salamandre avec la devise de François Ier : *Nutrisco et extinguo.*

Le tout était surmonté d'une grande figure de St. François, dont on a fait depuis un saint Bonaventure. Ce saint débaptisé a longtemps servi de patron à l'une des églises du Havre. Le roi avait nommé le seigneur de Villars, chevalier de Malte, au commandement de ce grand navire, qui était doublé en plomb et chevillé en fer, comme les guerriers du temps. Il était destiné, en effet, à guerroyer dans le Levant contre les Turcs.

Mais il fallut d'abord sortir du port et manœuvrer en mer. Les efforts de deux cents hommes et toute la science du capitaine ne purent, en deux grandes marées, faire avancer le vaisseau plus loin que l'extrémité d'un petit môle qui longeait la tour de François Ier. La Grande-Nau échoua en cet endroit ; une tempête la mit en pièces, et de ses débris on construisit un grand nombre de maisons.

" Ainsi périt, dit un chroniqueur normand, cette Babel Navale, qui ressemblait plus au cheval de Troie qu'à l'arche de Noé. Elle ne put sortir des murs où elle fut construite, et, pour la mettre à flot, il eut fallu un second déluge."

LE LEVIATHAN DE LA BIBLE.

C'est encore à la Bible qu'il nous faut remonter pour trouver la conception, l'idée première de ce géant des mers qu'on appelle Leviathan. Alors que l'esprit de Dieu flottait sur les eaux, selon la belle expression de la Genèse ; Dieu demandait à Job : " Enlèveras-tu Leviathan avec l'hameçon et le tireras-tu par la langue avec une corde que tu auras jetée dans l'eau ? Mettras-tu un jonc dans son nez ? T'en joueras-tu comme d'un petit oiseau ?"

Les commentateurs de la Bible ont prétendu, les uns, que le Leviathan désignait la baleine ; les autres que c'était le crocodile ; pour moi je crois que c'est le monstre qui a été vu à Terre-neuve dernièrement. Peut-être aussi que le Leviathan est une simple allégorie destinée à personnifier la toute-puissance du Créateur, par l'exemple de la force des grandes bêtes de l'eau. C'est ainsi qu'une autre bête-géante décrite également dans le livre de Job, Béhémot, personnifiait dans l'éléphant ou l'hippopotame la force des grands animaux terrestres.

Les pères de l'église ont quelquefois interprété cette allégorie dans un sens tout opposé et ont vu dans le Leviathan une des incarnations sataniques. Et, de fait, ce nom est demeuré comme celui du farouche Adamastor, dans le vocabulaire de la vieille mythologie classique, qui emprunte volontiers ses images à l'arsenal diabolique et païen. L'industrie anglaise l'en a tiré pour baptiser le géant des mers, "qui ne sait pas au juste (et je crois qu'il s'en soucie peu) s'il est sous le patronage de Dieu ou sous celui du diable."

Les Américains, qui, bien que protestants, ne se gênent pas pour parodier la Bible, imaginaient il y a quelques années la curieuse fantaisie qui suit au sujet du Leviathan :

Voici ce qu'on lit dans le livre de Job, ch. XLI, (édition du *Courrier des Etats-Unis* :

" 6. Son corps (du Leviathan) est semblable à des boucliers d'airain fondu ; il est couvert d'écaillés qui se pressent avec un art et une justesse admirables.

" 7. L'une est jointe à l'autre, sans que le moindre souffle passe entre elles.

" 8. Elles s'attachent ensemble, et elles s'entretiennent sans que jamais elles se séparent.

" 9. Lorsqu'il étend, il jette des éclats de feu, et ses yeux étincellent comme la lumière du point du jour.

" 10. Il sort de sa gueule des lampes qui brûlent comme des torches ardentes.

" 11. Une fumée se répand de ses narines comme d'un pot qui bout sur un brasier.

" 12. Son haleine allume des charbons de feu, et la flamme sort de sa gueule.

" 13. Les membres de son corps sont liés étroitement l'un à l'autre : les foudres tomberont sur lui sans qu'il en soit ébranlé.

" 22. Il fera, par son souffle, monter le fond de la mer, comme l'eau d'un pot ; et il la fera paraître comme un vaisseau plein d'onguents qui s'élèvent par l'ardeur du feu.

" 23. La lumière brillera sur ses traces ; il verra l'abîme blanchir d'écume après lui."

LE MODERNE LEVIATHAN.

Le Leviathan moderne semblait être une œuvre diabolique, comme la tour de Babel. Conçu dans une pensée d'orgueil, plutôt que dans un but de véritable progrès ; destiné comme le pont de Xerxès à dompter la mer et à fouetter ses vagues à coups de chaînes de fer ; construit comme un défi aux grands navires de ce côté-ci de l'Atlantique, le *Great Eastern*, comme on l'appela d'abord a failli rester immobile sur le chantier ; ce n'est qu'à force de persistance et en sacrifiant plusieurs vies d'hommes qu'on est venu à bout de le lancer. L'on pourrait certainement dire avec le poète qu'il

Gémit de sa grandeur qui l'attache au rivage.

L'INGÉNIEUR BRUNEL.

Le constructeur de ce géant est un M. Brunel, fils de M. Brunel, l'architecte du tunnel sous la Tamise, une des gloires de l'Angleterre. Il est Français d'origine ; mais l'Angleterre le revendique en sa qualité de Normand.

Il était né en 1769, à Hacqueville-en-Vexin, fit de modestes études au petit collège de Gisors et au séminaire de Rouen, s'engagea dans la marine de l'Etat et servit jusqu'à la révolution. Ses opinions royalistes le forcèrent à émigrer. Après un séjour de quelques années ici, dans l'Amérique du Nord, l'ingénieur Brunel s'en retourna en Angleterre, où l'attendait la gloire et la fortune. Il dota sa patrie adoptive d'une multitude d'inventions utiles ; mais la construction du tunnel sous la Tamise lui acquit une renommée universelle.

Brunel avait eu d'abord l'idée d'une construction de ce genre pour la Néva, où les glaces de l'hiver rendent un pont presque impossible ; il en fit la proposition à l'empereur Alexandre Ier lors du voyage de ce prince en Angleterre, en 1815, mais elle ne fut pas acceptée. Une société anglaise, présidée par le duc de Wellington, adopta l'idée pour la Tamise, où ce tunnel offrait l'avantage d'y relier les deux parties de Londres sans embarrasser la navigation. Commencé en 1823, arrêté plusieurs fois par l'irruption des eaux, suspendu pendant sept ans par l'épuisement de la Compagnie, qui y avait dépensé plus de 4 millions de livres sterling, recommencé en vertu d'un bill spécial et aux frais de l'Etat, ce gigantesque ouvrage fut enfin terminé, malgré toutes les prédictions contraires, et livré au public en 1843.

Or, ce fameux tunnel de la Tamise qui, lui aussi, devait être une merveille du monde n'a pas justifié l'engouement du public, car on lui a lancé l'épithète de glorieuse inutilité. On préférerait traverser la Tamise en bateau et le péage du tunnel couvre à peine les frais de conception. M. Brunel, fils, a di-

gnement soutenu l'éclat de son nom, et à quelques milles du tunnel creusé par son père sous la Tamise, il a édifié à son tour un véritable monument de construction navale.

LA CONSTRUCTION DU "LEVIATHAN."

La conception de ce colossal navire appartient à M. Brunel, fils. M. Brunel, alors ingénieur d'une compagnie de navigation, se proposait d'abord de construire un navire assez grand pour transporter une masse de combustible suffisante à alimenter ses machines et à les maintenir en pleine vapeur, pendant les plus longs voyages. Ce projet, présenté à la compagnie fut adopté. Le nouveau navire devait faire la traversée de Londres en Australie, en employant à ce trajet que de trente-trois à trente-six jours, c'est-à-dire moitié moins du temps employé par les *clippers*.

On forma un capital de 30 millions qui pouvait être porté facultativement à 50 millions. C'était une précaution prudente, car l'entreprise n'a pas enrichi les actionnaires, ils ont eu à pratiquer la maxime consolante : savoir attendre. Sur les plans de l'ingénieur Brunel, M. Scott-Russel dessina les lignes, organisa les chantiers à Mull-Hall, sur les bords de la Tamise, et le 1er mai 1854, commencèrent les travaux qui avaient pour but de créer "une vaste cité flottante, un *home* intérieur où l'on fut en sûreté au milieu des vagues." Le 2 novembre 1857, le navire était fini ; ce n'est qu'après deux mois d'efforts surhumains qu'on put le faire glisser dans le lit de la Tamise. Maintenant, vous en savez tous assez long sur son compte.

S. B. P. G. de Québec.

LETTRES DE PROSPER MÉRIMÉE.

On parle beaucoup à Paris d'un livre posthume, déjà fort proné : *Lettres à une Inconnue*. Ces deux volumes fourmillent d'anecdotes, de mots piquants, de bruits du monde. Lettres curieuses, pas précisément édifiantes ! Celle qui se présente la première est sans date ; on peut conjecturer qu'elle est de 1839, peut-être de 1840. En ce temps-là, Prosper Mérimée, ne songeant pas encore à devenir un personnage, n'était rien, pas même académicien. Il n'avait pas encore terminé *Colomba* ; il vivait sur le bruit flatteur de ses incomparables nouvelles et du *Théâtre de Clara Gazul*. La dernière est tout près de nous, du 23 septembre 1870 ; Mérimée était mourant à Cannes ; il avait vu sombrer la France et tomber le second empire, auquel il s'était attaché pour des raisons tout à fait intimes. On sait, en effet, qu'un mariage secret le liait à Mme de Montijo, la mère de l'impératrice.

En vingt ans de temps, il s'était passé peu d'événements dans la vie de ce studieux sybarite, mais avec quelle verve et quel esprit dégagé il savait voir ce que se passait chez les autres ! Mais d'abord, qu'est-ce que l'inconnu ? Une marquise, une grande dame mariée ; c'est tout ce qu'on en apprend et on n'en saura jamais plus. Dans l'origine, ils se traitaient en camarades ; Prosper Mérimée l'appela son "cher ami fimanin." En 1842, il lui disait : " Si je ne me trompe, nous nous sommes vus six ou sept fois en six années, et, en additionnant les minutes, nous pouvons avoir passé trois ou quatre heures ensemble, dont la moitié à ne rien nous dire." On croirait qu'il s'agit d'une aventure de bal masqué.

Il raconte tout à cette inconnue, ses ennuis, ses plaisirs, ses insomnies, surtout ses impressions de voyage. Par exemple, en parcourant la Grèce, pour affaires de son commerce, c'est à savoir pour faire de l'archéologie, il s'amuse tout le premier du style qu'on emploie sur son passeport. Il grisonne et il le dit. " Au milieu de tout cela, je suis devenu bien vieux. Mon firmament me donne des cheveux de tourterelle ; c'est une jolie métaphore orientale pour dire de vilaines choses. Représentez-vous votre ami tout gris." Une autre fois, étant de retour, il raconte une soirée dans laquelle il a pu présenter Mlle Rachel, alors débutante, à Béranger ; c'était chez un ministre du roi Louis-Philippe ; Lamartine, Victor Hugo et M. Thiers étaient là, et, bien qu'il s'agisse de tragédie, il faut voir comme la scène devient bouffonne !

Messieurs les romanciers et les peintres de mœurs décriront le second empire tant qu'il leur plaira ; on est en droit d'affirmer qu'ils n'en viendront pas autant à bout que ce railleur, donnant la description du bal de Madame la duchesse d'Albe (1er mai 1860.)

" C'était splendide. Les costumes étaient très beaux. Beaucoup de femmes très jolies et le siècle montrait de l'audace. 1o. On était décolleté d'une façon outragieuse par en haut et par en bas aussi. A cette occasion, j'ai vu un assez grand nombre de pieds charmants et beaucoup de jarretière dans la valse. 2o. Croyez que, dans deux ans, les robes seront courtes, et que celles qui ont des avantages naturels se distingueront de celles qui n'en ont que d'artificiels." Il raconte ensuite le ballet des *Bilets*, un des triomphes du règne. Seize dames de la cour, en courts jupons, couvertes de diamants. " Les Naiades étaient poudrées avec de l'argent, qui, tombant sur leurs épaules, ressemblait à des gouttes d'eau. Les Salamandres étaient poudrées d'or. Il y avait une demoiselle E... merveilleusement belle. La princesse M... était en Nubienne, peinte en couleur bistre très foncé, beaucoup trop exacte de costume. Au milieu du bal, un domino embrassa Madame de S... qui a poussé les hauts cris. La salle à manger avec une galerie autour, les domestiques en costume de pages du XVIIe siècle, et de la lumière électrique, ressemblait au *Festin de Balthazar* dans le tableau de Wrothton.

Y a-t-il beaucoup de coups de burin qui valent ces coups de plume ?

En bon courtisan, le réamateur parle aussi de Napoléon III, qui, en raison de son mariage avec la comtesse, était son beau-fils. " L'empereur avait beau changer de domino, ou le reconnaissait d'une lieue ; l'impératrice avait un burnous blanc et un loup noir qui ne la déguisaient nullement. Beaucoup de dominos, et, en général, fort bêtes. Le duc de *** se promenait en arbre, vraiment assez bien imité." — Ce pauvre duc ! Mérimée ne le lâche pas, et je n'ose point répéter tout ce qu'il met sur son compte.

Un autre récit très caractéristique, c'est celui de la première représentation de l'opéra de Richard Wagner, rue Le Peletier. " Un dernier ennui, mais colossal, a été *Tannhäuser*. Les uns disent que la représentation à Paris a été une des conventions secrètes du traité de Villafranca ; d'autres, qu'on nous a envoyé Wagner pour nous forcer d'admirer H. Berlioz. Le fait est que c'est prodigieux. Il me semble que je pourrais écrire demain quelque chose de semblable, en m'inspirant de mon chat marchant sur le clavier d'un piano. La salle était très curieuse.

" La princesse de Metternich se donnait un mouvement terrible pour faire semblant de comprendre et pour faire commencer les applaudissements qui n'arrivaient pas. Tout le monde bâillait ; mais, d'abord, tout le monde voulait avoir :

l'air de comprendre cette énigme sans mot. On disait, sous la loge de Mme de Metternich, que les Autrichiens préniaient la revanche de Solferino. On a dit encore qu'on s'ennuie aux réceptions et qu'on se tance aux airs.—Un des plus illustres de l'Académie française se fendant d'un calembourg.—Allons, je n'irai pas plus loin. XX.

L'ARCHEVEQUE MANNING.
JUGÉ PAR UN PROTESTANT.

(Suite et fin.)

Les événements qui amenèrent le Cardinal Wiseman en Angleterre eurent naturellement un effet puissant sur l'esprit de Manning. C'était la prétention renouvelée qu'avait l'Eglise Romaine d'enlacer l'Angleterre dans sa juridiction spirituelle. Pour Manning qui venait de voir ce qu'il regardait comme l'abdication volontaire de l'Eglise Anglaise, la prétention aurait probablement été, dans tous les cas, décisive. Elle "se plaça entre lui et son âme qui luttait encore." Mais l'influence personnelle du Cardinal Wiseman avait pareillement un poids et une force immense. Manning, depuis ce temps, a conservé le sentiment du plus profond respect et de la plus sincère vénération envers le Cardinal Wiseman. Le changement fut consommé en 1851, et un des premiers commentaires pratiques sur la valeur du Bill des "Titres Ecclésiastiques" fut l'annonce qu'un savant et un théologien dont l'Eglise Protestante était depuis longtemps particulièrement orgueilleuse avait résigné ses bénéfices, ses dignités et ses perspectives, et était passé du côté de Rome. Je ne puis mieux peindre l'effet produit sur l'esprit public qu'en disant que la séparation de John Henry Newman ne produisit guère une plus profonde impression.

Manning, comme de raison s'éleva à un haut rang dans l'Eglise de son adoption. Il devint Romain des Romains—Ultramontain des Ultramontains. A la mort de son ami et de son chef, le Cardinal Wiseman, dont il prononça l'oraison funèbre, Henri Edouard Manning devint Archevêque de Westminster. A l'exception de ses fréquents voyages à Rome, il a toujours, depuis sa nomination, vécu à Londres. Quoiqu'ascétique, comme sa figure maigre l'indique, il n'est certes pas ermite. Il se mêle jusqu'à un certain point dans la société, il prend part aux mouvements publics et il a, sans aucun doute, donné à M. Disraeli l'ample opportunité d'étudier sa manière et sa conduite. Je ne crois pas M. Disraeli capable de comprendre la profonde dévotion et la sincérité de l'homme. Une figure plus rare et plus merveilleusement frappante ne se voit pas dans notre société Anglaise. Tout ce qu'un Anglais ou un Américain regarderait comme admirable et fortuné dans le progrès de notre civilisation, Manning le regarde avec tranquillité comme lamentable et de mauvais augure. Ce que nous appelons progrès est significatif, pour lui, de décadence. Ce que nous appelons lumière est pour lui obscurité. Ce que nous révérons comme la liberté individuelle, il le déplore comme esclavage spirituel. Le simple fait qu'un homme raisonne sa foi choque cet apôtre si étrangement doué d'une foi absolue. Seriez-vous décidé à accepter à genoux quatre-vingt-dix-neuf des décrets de Rome, il vous considérerait encore comme un hérétique si vous étiez indécis quant à l'acceptation du centième. Tous les changements modernes dans la législation de l'Angleterre, l'admission des Juifs dans le Parlement, l'introduction du principe de divorce, la reconnaissance pratique du jugement privé dans les questions théologiques lui sont pénibles et odieux. Je n'ai jamais entendu, si ce n'est de lui, aucune chose aussi claire, aussi complète et aussi étonnante que son acceptation cordiale des plus extrêmes prétentions de Rome; la soumission de toute raison et de tout jugement devant les supposés attributs surnaturels du trône Papal. Dans un des plus beaux passages de ses propres écrits il dit: "Mon amour pour l'Angleterre commence avec l'Angleterre de St. Bude. L'Angleterre Saxonne, avec tout son tumulte, paraît sainte et belle. J'ai toujours moins aimé l'Angleterre Normande; quoique majestueuse, elle devint de jour en jour moins catholique, jusqu'à ce que le mauvais esprit brisât le léger joug de la foi lors de la prétendue Réforme. Cependant, j'aimais l'Angleterre Chrétienne qui survécut, et tous les langoussants contours de diocèses, de paroisses, de cathédrales et d'églises marqués du nom des saints. C'est cette vision du passé qui plane encore sur l'Angleterre, qui la rend belle et la remplit des souvenirs du royaume de Dieu. Bien plus, j'aimais l'église paroissiale de mon enfance et la chapelle collégiale de ma jeunesse, et la petite église sur le vert penchant de la colline où les prières du matin et du soir et la musique de la Bible Anglaise devinrent pendant dix-sept ans une partie de mon âme. Rien n'est plus beau dans l'ordre naturel, et s'il n'y avait pas de monde éternel, j'aurais pu en faire *my home*."

Comme de raison, si Manning était un théologien ordinaire ou un fanatique, il n'y aurait rien de remarquable dans tout ceci. Mais c'est un homme de la plus vaste érudition, doué d'une grande intelligence, d'un jugement subtil et pénétrant dans toutes les affaires ordinaires, remarquable pour son argumentation logique et serrée, son raisonnement persuasif, et pour une espèce d'humour réjouissante qui semble calculée pour dissoudre le sophisme par son action. C'est un gentilhomme anglais, un homme du monde; il a reçu son éducation à Oxford avec Arthur Pendennis et le jeune Lord Magnus Charters; il demeure à York Place dans la Londres d'aujourd'hui; il va à la Chambre des Communes et parle politique dans le couloir avec Gladstone et Lowe; il rencontre Disraeli dans des dîners et est en relation amicale, j'ose dire, avec Huxley et Herbert Spencer; il lit les journaux, et connaît parfaitement, je n'en doute pas, l'histoire de l'agitation contre Tammany et Boss Tweed. Je pense qu'un tel homme est un merveilleux phénomène dans notre siècle. C'est comme si un de ces saints du moyen-âge qui sont peints sur les vitraux colorés d'une église, devenait tout à coup animé de la vie et prenait part à toutes les actions de notre monde actuel. Je puis comprendre le pouvoir si longtemps permanent de l'Eglise romaine, quand je me souviens avoir entendu et conversé avec Henry Edouard Manning.

Manning n'est pas, je crois, un grand réformateur politique. Ses inclinations seraient plutôt conservatrices que libérales. Il est attiré du côté de Gladstone et du parti libéral, moins par affinité politique, que par sa croyance et son espoir, qu'au moyen de Gladstone quelque chose sera fait pour cette Irlande qui, aux yeux de ce savant d'Oxford est encore "l'île des Saints." Les membres catholiques du Parlement, soit anglais, soit irlandais, consultent constamment l'Archevêque Manning, sur toutes les questions liées à l'éducation ou à la religion. Son salon—dans York-Place—non loin de la place où le musée de madame Tussaud attire le visiteur de la campagne—est la scène fréquente de conférences qui ont leur influence sur l'action de la Chambre des Communes. Il est partisan dévoué de la doctrine d'abstinence totale dans l'usage des boissons enivrantes;

et il est le seul Anglais d'habileté et d'influence réelles, si nous exceptons Francis Newman, qui soit en faveur d'une législation prohibitive. Il est le médium de communication entre Rome et l'Angleterre; le lien vivant de connexion entre le pair catholique anglais et le maçon catholique irlandais. La position qu'il occupe est tout à fait distincte. Il n'y a personne en Angleterre qui puisse prétendre à une telle place. Il serait superflu de remarquer que je ne m'attends pas à ce que mes lecteurs aient aucune sympathie pour les opinions théologiques ou politiques d'un tel homme. Mais l'homme lui-même est digne d'un profond intérêt, d'étude et même d'admiration. Il est l'esprit, l'âme, l'idéalisation de la foi du moyen-âge, incorporé dans la personne d'un savant et d'un gentilhomme anglais. Il représente et illustre le mouvement le plus remarquable, peut-être le plus pronostic, qui ait troublé l'Eglise Anglaise depuis Wyckliffe. Personne ne peut avoir une connaissance réelle des influences employées dans la vie anglaise d'aujourd'hui, personne ne peut comprendre l'histoire des vingt dernières années, ou même prétendre conjecturer les possibilités du futur, s'il n'a pas porté quelque attention au mouvement qui a Manning pour un de ses chefs les plus distingués, ainsi qu'à la position et au caractère de Manning lui-même.

BULLETIN TELEGRAPHIQUE.

FRANCE.

Paris, 5.—La rumeur circule ici que le général Dominiquez a reçu ordre de porter secours au général Moriones dans le nord et que les troupes tramant un complot pour s'emparer du gouvernement.

La cour d'amirauté française a décidé que le capitaine Surmont est exempt de tout blâme et que le désastre est dû entièrement aux officiers et à l'équipage du *Loch Earn* qui a été manœuvré contrairement à toutes les règles du code maritime international. On dit que le capitaine Surmont sera nommé commandant du vapeur *Ville de Paris*.

Paris, 8.—Durant la semaine dernière l'encaisse métallique de la banque de France a augmenté de 510,000 francs.

Versailles, 8.—L'Assemblée Nationale s'est réunie de nouveau.

La motion pour renvoyer à plus tard le projet de loi relatif à la nomination des maires a été adoptée par une majorité de 42 voix contre le gouvernement.

Paris, 9.—Le *Figaro* dit que les membres du cabinet ont donné leur démission mais que le président a refusé de l'accepter et a fait des efforts pour les faire garder leurs portefeuilles.

Paris, 9.—Le *Journal Officiel* annonce que la raison pour laquelle le ministère a offert sa démission c'est qu'un grand nombre de ses partisans étaient absents.

Paris, 9.—Sur motion de l'amiral Soisset l'Assemblée s'est ajournée aujourd'hui à lundi.

La question d'un vote de confiance dans le ministère n'a pas été soulevée. Pendant la séance d'aujourd'hui il y avait beaucoup d'excitation dans les antichambres.

Le Président MacMahon a distribué aujourd'hui les chapeaux aux cardinaux français dernièrement nommés.

Il remercia le Saint Père de l'honneur qu'il avait conféré à la France, en choisissant quelques uns de ses cardinaux parmi les évêques français. Sa Sainteté, dit-il, sympathise avec nous dans nos malheurs et nous sympathisons avec Elle dans les siens.

ESPAGNE.

Madrid, 4.—Une proclamation a été lancée déclarant Serrano chef du pouvoir.

Madrid, 3.—Les Cortès se sont assemblées hier. Le président Castelar a lu son message. Il dit que l'ordre existe partout excepté dans le Nord où il y a des carlistes et à Carthagène où les communistes font la guerre, et que cette ville n'a pas été prise, faute de ressources. Il y a des communications directes entre les carlistes et les insurgés de Carthagène. Il dit que la guerre des carlistes a été aggravée par le manque de discipline parmi les troupes républicaines. Il fait appel à tous de mettre de côté toute considération politique et de s'unir pour la défense de la patrie commune.

Les dépenses de la guerre pendant les vacances ont été de 400,000,000 réaux, il recommande la passation d'un bill établissant l'instruction publique gratuite, et un autre bill abolissant l'esclavage. Il promet de soumettre au Cortès tous les documents ayant rapport à l'affaire du *Virginus*.

Madrid, 4.—Le gouvernement Castelar a été battu par une majorité de 20. Une grande excitation règne dans la ville.

Le général Pavia a dissous les Cortès et demandé aux membres les plus marquants de former un nouveau gouvernement qui sera composé de conservateurs et de radicaux avec Senor Serrano comme président.

Aussitôt que le vote fut pris, une compagnie des gardes municipales est entrée dans le palais des Cortès et a chassé tous les députés.

Les troupes occupent toute la ville et jusqu'à présent ils ont réussi à maintenir l'ordre.

Madrid, 5.—Un décret a été promulgué, aujourd'hui, en vertu duquel les garanties constitutionnelles sont suspendues et les lois de 1870 mises en force.

Le ministre de l'intérieur a ordonné que la publication de tous les journaux des carlistes et des intransigeants soit arrêtée.

Madrid, 5.—Senor Castelar, dans une lettre qu'il adresse au pays, proteste contre le coup d'état brutal du général Pavia. Il dit que sa conscience ne lui permet pas d'accepter une position dans un gouvernement créé par les baïonnettes.

Tout est tranquille dans la capitale, mais il est rumeur qu'il y a des troubles dans les campagnes.

Madrid, 8.—Une autre poudrière a fait explosion hier, à Carthagène.

Madrid, 8.—Par décret, toutes les réserves de 1873 sont appelées sous les armes.

Les journaux carlistes qui avaient été supprimés ont obtenu la permission de paraître de nouveau, à certaines conditions.

Madrid, 9.—Le gouvernement a émis un décret en vertu duquel les Cortès sont dissoutes. Les élections générales auront lieu aussitôt que l'ordre sera établi.

Madrid, 9.—Le gouvernement fera beaucoup de changement dans ses représentants à l'étranger; l'amiral Palo restera ministre à Washington.

Le gouvernement continue à recevoir des félicitations de toutes les parties du pays, surtout de Cuba.

Bayonne, 10.—Il est rumeur que les carlistes ont capturé la ville de Portugaleta et qu'ils bombardent la ville de Bilbao.

ANGLAETERRE.

Londres, 5.—Une dépêche adressée au *Times* de Madrid mande que c'était le désir de Senor Serrano que le Senor Cas-

telar fit part du nouveau gouvernement, mais ce dernier a refusé d'accepter la position qui lui était offerte.

Les forces faisant les sièges de Carthagène ont reconnu le nouveau gouvernement.

La rumeur circule que la retraite du général Moriones était faite dans le dessein d'aider au général Pavia dans son coup d'état.

Le *Standard* a reçu information que les troupes anglaises entreront dans le territoire des Ashantees le 15 courant.

Londres, 6.—Les manufactures du chemin de fer Métropolitain, à Birmingham, ont été détruites par le feu hier soir; les pertes sont évaluées à \$30,000. Quatre cents hommes se trouvent sans emploi.

Londres, 4.—Une dépêche annonce qu'un combat terrible s'est engagé à Carthagène, et continue toujours. Le résultat est incertain. Le bombardement n'a fait aucune brèche dans les murs et fortifications des insurgés, ces derniers répondent par un feu bien nourri.

Londres, 8.—Deux personnes ont été tuées et dix-huit blessées par une explosion de bouilloire arrivée aujourd'hui à Bolton.

Deux milles du tunnel du chemin de fer "Great Western" se sont affaissés aujourd'hui entre Merthyn et Aberdare.

St. Petersburg, 4.—La famine sévit dans certaines provinces de la Russie.

Le Duc d'Edimbourg est arrivé.

Londres, 9.—Les journaux de ce matin sont d'opinion que le vote qui a été pris hier, sur le bill concernant la nomination des maires n'est pas important aux yeux du gouvernement, un vote de confiance sera demandé aujourd'hui et sera certainement obtenu.

Londres, 9.—On a transporté aujourd'hui les restes de Napoléon III au sarcophage que la Reine Victoria a présenté à l'Impératrice Eugénie. Un grand nombre de bonapartistes ont assisté à la cérémonie.

Londres, 10.—On dit que le vapeur anglais *Rivensworth Castle* a fait naufrage. Il est parti de ce port le 18 décembre pour Anvers avec une cargaison de blé estimée à \$120,000. Le vaisseau était assuré pour ce montant, principalement dans des compagnies anglaises.

ETATS-UNIS.

New-York, 5.—Dans son message à l'Assemblée législative de l'Etat de New-York, le gouverneur Dix fait voir que sa politique relativement aux questions financières est directement opposée à celle du gouvernement fédéral. Il ne veut aucune augmentation de la circulation monétaire et désire que l'on fasse les paiements de la dette publique en espèces.

Cleveland, 5.—Le bloc Collman a été détruit par le feu hier soir.

New-York, 5.—Henry Clews et Cie., ont repris leurs paiements aujourd'hui.

Washington, 5.—Le Président a envoyé les nominations suivantes au Sénat, aujourd'hui.

Caleb Cushing, ministre plénipotentiaire à Madrid; J. C. Caldwell, ministre résident à Uruguay; Ebenezer Knowlton, consul à Valparaiso et Ed. L. Baker, consul à Buenos-Ayres.

Les documents ayant rapport à l'affaire du *Virginus* ont été soumis au Sénat aujourd'hui.

Buffalo, 6.—Le message annuel du gouverneur Dix est publié, il fait allusion au Canal Erié comme suit: Il n'est pas probable, dit-il, qu'on nous fasse une concurrence sérieuse, si ce n'est par la voie du St. Laurent relié aux lacs au moyen de deux canaux qui, lorsqu'ils seront élargis, permettront aux vaisseaux de 1,600 tonneaux de passer à meilleur marché que nous ne pouvons le faire, à moins que nous ne fassions des améliorations dans le Canal Erié, ou à moins que nous ne puissions réduire les frais de transport au moyen de la vapeur comme force motrice. Le port de New-York aura toujours un avantage sur les ports du St. Laurent; il est ouvert pendant l'hiver. Pendant cette saison Montréal et Québec n'ont d'autres communications avec l'océan que le chemin de fer. Il espère que les facilités du canal Erié seront doublées avant longtemps.

New-York, 6.—Une dépêche de Washington mande qu'il est affirmé que la correspondance diplomatique d'une nature confidentielle n'est pas incluse dans la correspondance relative à l'affaire du *Virginus*, envoyée hier au Sénat.

Washington, 6.—La nomination de Caleb Cushing au poste de ministre à Madrid a été confirmée par le Sénat aujourd'hui.

Le cabinet a eu une session de deux heures aujourd'hui. On y a discuté principalement les affaires espagnoles. C'est l'opinion générale dans les cercles diplomatiques et officiels que la République espagnole est finie.

New-York, 8.—On télégraphie de Key West: Le général Raphaël Quesada a l'intention d'organiser ici une compagnie de volontaires.

San Francisco, 8.—L'on a encore aucunes nouvelles du steamer *China* qui a fait voile de Chine et du Japon à destination de ce port.

Une résolution conjointe a été soumise au Sénat et à l'Assemblée de l'Etat aujourd'hui dans le but de faire amender le traité conclu avec la Chine de manière à prévenir l'immigration chinoise.

Washington, 8.—Le message du président au Sénat et par lequel il retire la nomination de George H. Williams pour être juge en chef, dit que c'est à la demande de ce dernier qu'il agit ainsi.

Comme Williams garde la charge de Procureur-Général la nomination pour cette position se trouve par conséquent retirée.

NOS GRAVURES.

LA CONDAMNATION DE BAZAINE.

Dans notre dernier numéro nous avons publié le compte-rendu de la séance du conseil de guerre dans laquelle Bazine a été condamné. Notre gravure représente les principaux acteurs dans ce triste drame.

LE BANQUET HUNTINGTON.

Nous avons déjà parlé de cette grande fête du parti libéral. Notre artiste a parfaitement rendu la physionomie de cette fête.

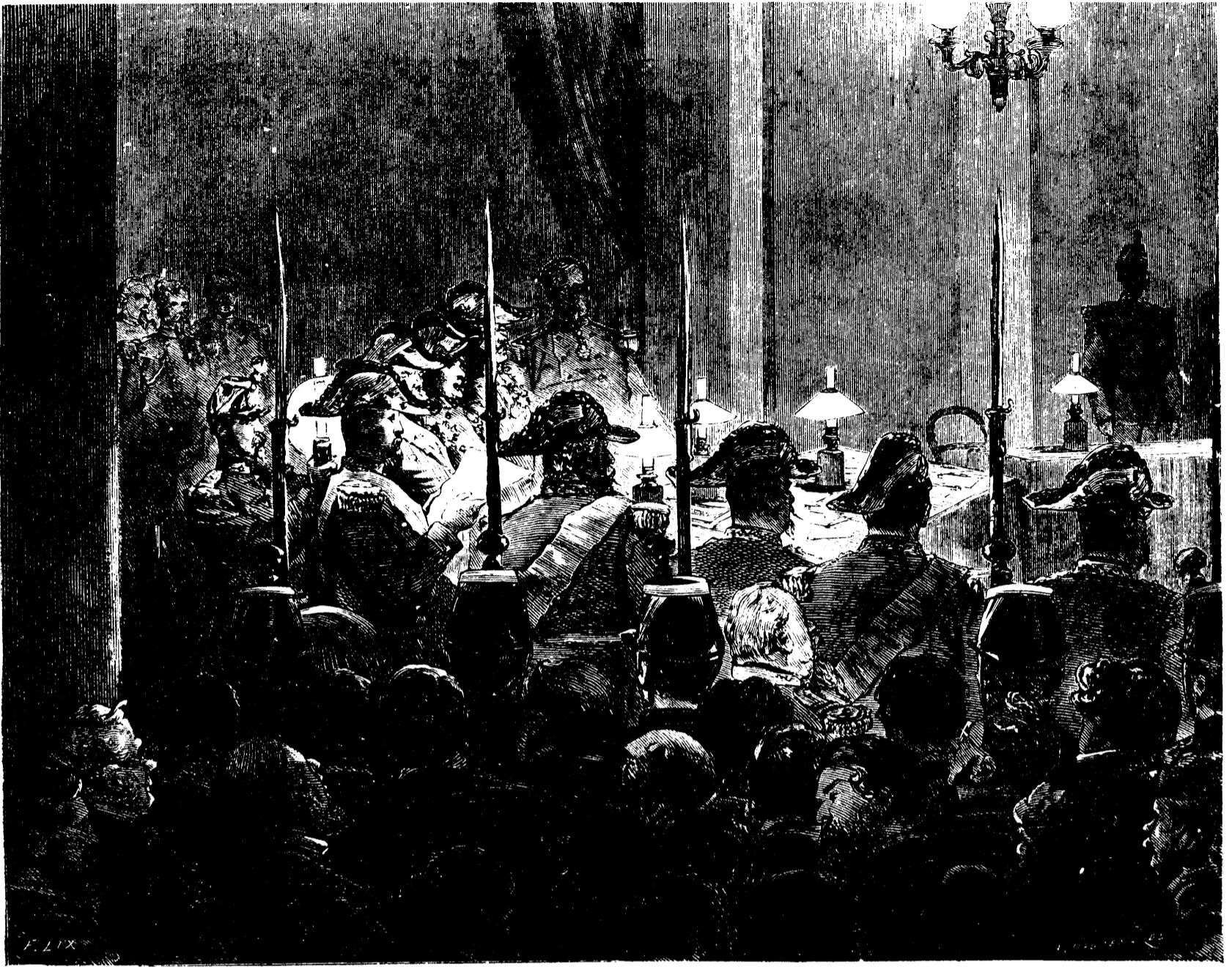
ETAL DE MM. POULIN ET CIE.

Cela donne de l'appétit rien qu'à regarder. Gibier, volailles, lièvres, œufs, etc. MM. Poulin et Cie., nous offrent tout, et du meilleur.

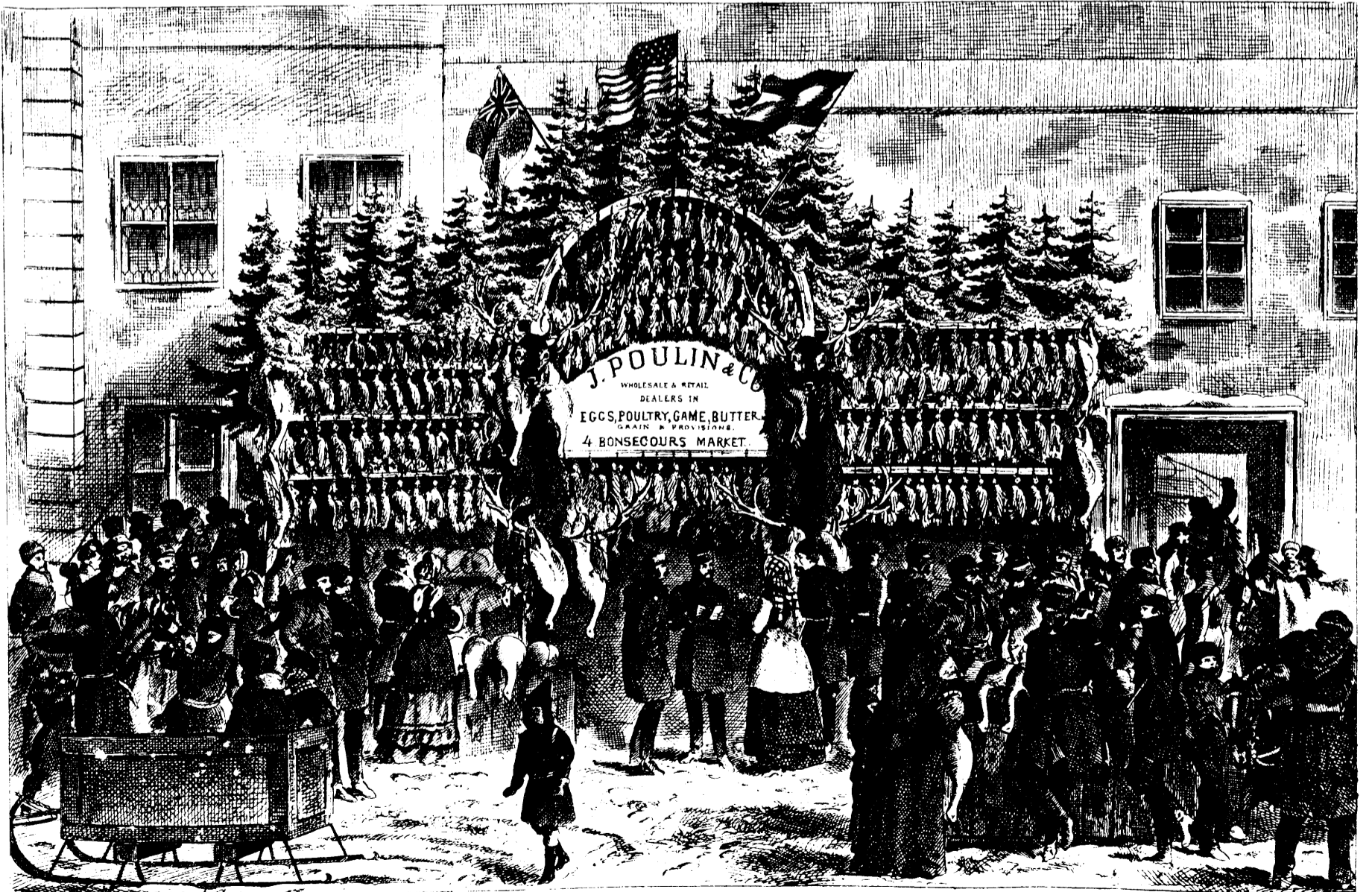
LE NAUFRAGE.

Cette scène est navrante et ne représente, il faut l'avouer, qu'une faible partie de la vérité.

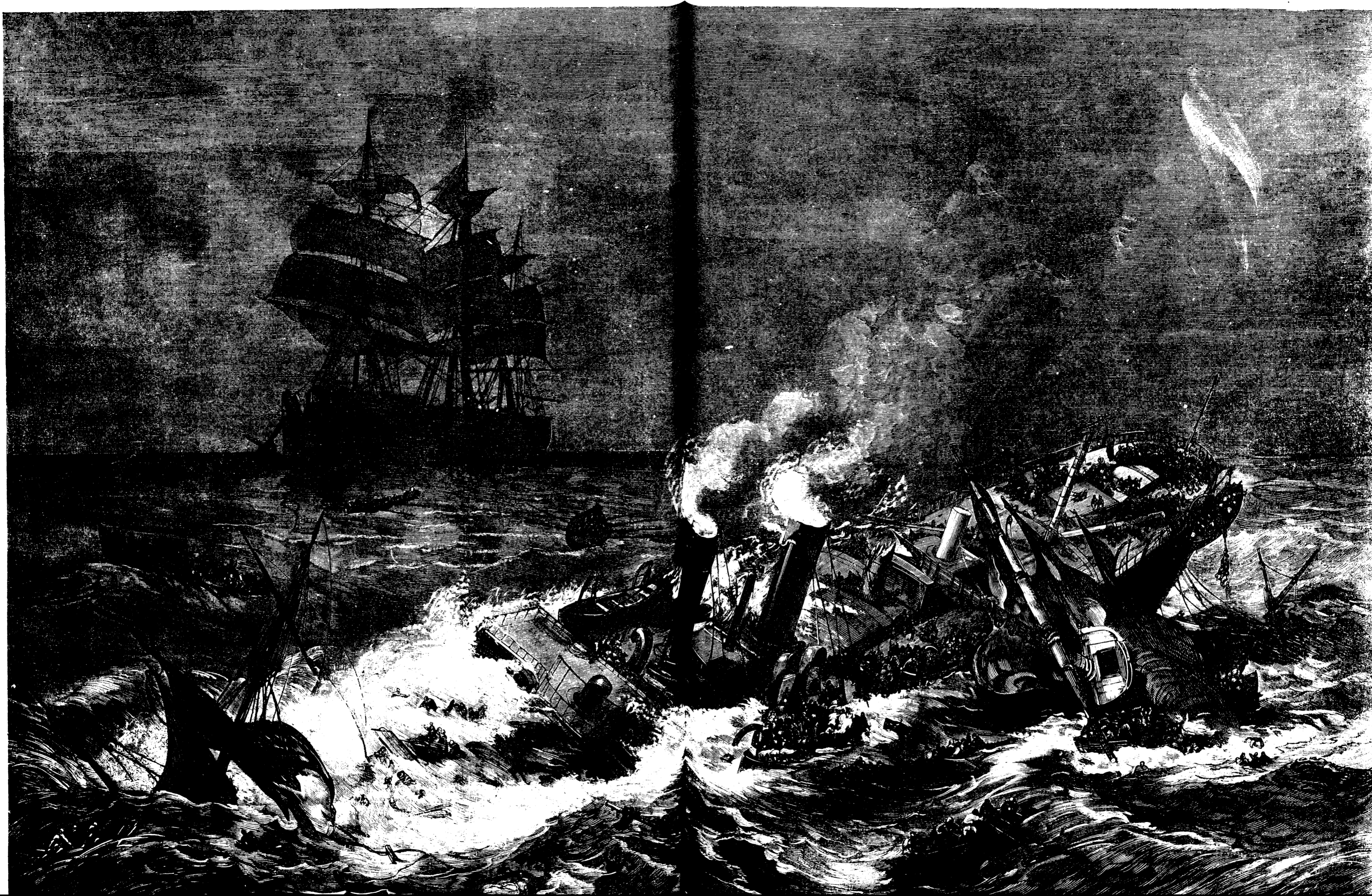
Liquide Rhumatique de Jacobs pour la toux.

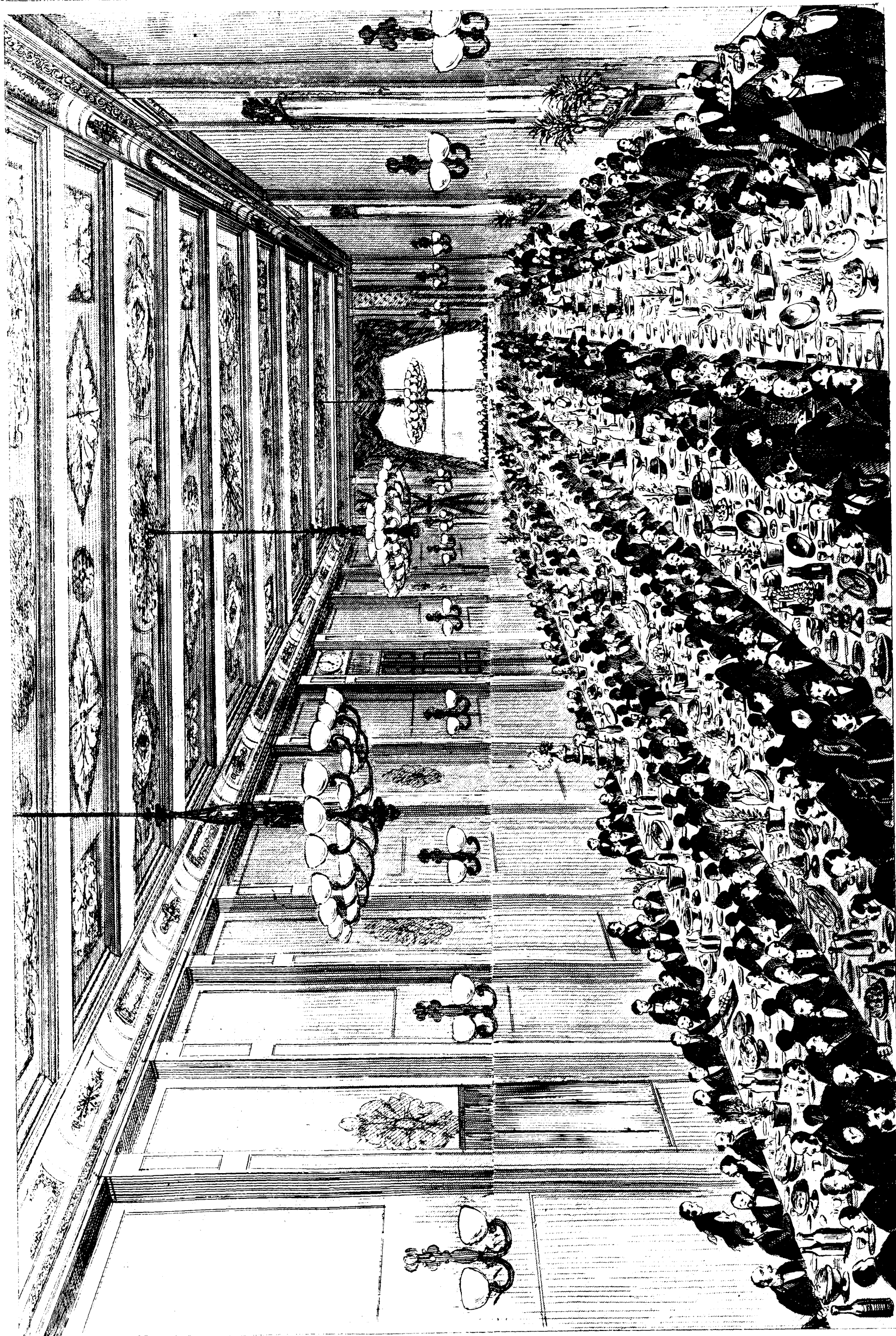


PROCES BAZAINE.—LECTURE DE LA CONDAMNATION.



MARCHÉ BONSECOURS.—ÉTAL DE MM. J. POULIN & C^{IE}.





LE BANQUET HUNTINGTON AU ST. LAWRENCE HALL.

NOTRE PRIME!

L'Administration donne respectueusement avis que la PRIME de 1874, promise à nos Abonnés, est sous presse en ce moment, et qu'elle sera distribuée vers la fin de ce mois, au plus tard.

N'auront droit à cette PRIME que ceux qui auront payé leur abonnement jusqu'au 1er janvier 1874, au moins, et qui continuent à recevoir *L'Opinion Publique* pour le semestre ou l'année commencée.

Comme faveur spéciale, l'Administration a décidé que la PRIME serait accordée à tout nouvel Abonnés, pourvu qu'il paie 6 mois d'avance, soit \$1.50.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 15 JANVIER 1874.

LE PROGRAMME MINISTÉRIEL.

Le chef du cabinet fédéral a adressé à ses constituants de Lambton une lettre que le *Globe* donne comme le programme du nouveau ministère. Nous la prenons ainsi.

Cette lettre est trop longue pour trouver place dans nos colonnes; il suffit d'ailleurs d'en constater les points principaux.

M. Mackenzie annonce qu'il abolira le cens d'éligibilité — la qualification foncière des députés — et nous l'en félicitons. Cette anomalie devait disparaître de nos lois.

Il déclare aussi que son cabinet poursuivra la politique de son prédécesseur au sujet de l'élargissement des canaux, et nous l'en félicitons encore.

Il dit de plus qu'il demandera du délai pour accomplir le pacte fait avec la Colombie Anglaise et dont la première condition est la construction du chemin de fer du Pacifique. Quant au Pacifique lui-même, il faudra en modifier le tracé primitif de manière à utiliser la navigation des lacs d'une part, et d'autre part les voies ferrées des Etats-Unis. De ce projet nous ne blâmons ni ne félicitons le ministère; nous attendrons.

M. Mackenzie ne parle ni de la question des Ecoles du Nouveau-Brunswick, ni de l'amnistie aux Métis de Manitoba: personne dans notre province ne l'en félicitera.

LA SESSION DE QUÉBEC.

La législature provinciale a repris le cours de ses séances jeudi, le 8 du courant. Le Premier Ministre a annoncé que "nonobstant les circonstances," c'est-à-dire les élections fédérales, le gouvernement entendait continuer la session jusqu'à ce que l'ouvrage de l'année soit fini. On s'attendait presque à une décision contraire; il faut donc que tous les députés provinciaux soient à leur poste à Québec et renoncent à s'occuper des élections fédérales.

M. Irvine a obtenu la formation d'un comité spécial pour s'enquérir de l'administration de la justice en cette province. Il a prononcé à cette occasion un discours éloquent, dans lequel il a signalé plusieurs défauts du système judiciaire actuel et indiqué quelques-uns des moyens propres à les faire disparaître. Espérons que ce comité se mettra sérieusement à l'œuvre, et saura donner à l'opinion du public et du barreau une légitime satisfaction.

Le gouvernement n'a pas encore fait connaître sa politique au sujet des chemins de fer. On s'accorde à dire que cette question est hérissée de difficultés pour le ministère, qu'elle peut être une pierre d'achoppement pour le cabinet le plus solidement assis. M. Ouimet annoncera ses projets lorsque le Trésorier fera son exposé financier. Les intérêts sont sur le qui-vive, et ces intérêts sont ceux de la province elle-même.

LA CAMPAGNE ELECTORALE.

La lutte est engagée sur toute la ligne d'un bout à l'autre du pays, et Dieu sait que la température ne favorise pas les opérations électorales. La fête des Rois n'a pas été celle des électeurs. Quand on pense que durant la tempête de mardi il y avait à la porte de toutes les églises, pour écouter des discours plus ou moins éloquents, une foule composée de gens qui n'ont jamais ni assassiné, ni vendu leur âme au diable, cela fait douter de la justice d'ici bas qui inflige ainsi aux humains un châtiment doublement barbare et nullement mérité. Si l'on en croit les comptes-rendus de la presse quotidienne, le peuple cependant a tout souffert avec héroïsme, et, malgré le grésil et le nord-est, les candidats et les orateurs ont été d'une éloquence égale à la patience de l'auditoire. Leurs bons mots tombaient dru comme la neige; leur parole échauffait les plus frileux. La seule diffi-

culté est de savoir quels sont ceux qui ont obtenu cet incomparable succès: les journaux ministériels disent que ce sont les orateurs ministériels, les feuilles de l'opposition affirment que ce sont les orateurs de l'opposition.

Quels sont les menteurs? demande-t-on tout de suite. Pardon, il n'y a peut-être mensonge ni d'un côté ni de l'autre; il y a erreur involontaire ou exagération sincère. Les journalistes sont comme les électeurs, ils trouvent excellent le discours qui exprime leurs propres pensées, inférieur celui qui les froisse. Il en est de l'éloquence comme d'une femme: vous la trouvez toujours belle si elle répond à vos sentiments intimes. N'est-il pas admis d'ailleurs que le beau est la splendeur du vrai? Mais où est le vrai? A droite, dit l'un; à gauche dira l'autre. Donc le beau est ici ou là selon la conviction d'un chacun. Ajoutez à cette prédisposition naturelle l'emportement de la lutte, et vous avez tout le secret des rapports contradictoires des journaux sur les mêmes faits.

Je ne sais pas si je viens d'exprimer un paradoxe; mais dans tous les cas j'avoue mon faible: si j'entendais dire à M. Mackenzie qu'il a commis une faute en précipitant sans nécessité le pays dans l'agitation d'une lutte électorale, je le trouverais éloquent, je ne m'apercevrais peut-être pas de son effroyable accent, et si M. Ouimet déclarait qu'il va proposer une bonne loi d'élections, je croirais qu'il parle comme Papineau. Supposons qu'il se trouve un homme assez heureux pour mettre fin à nos divisions et replacer notre province dans la position de tenir la balance du pouvoir entre les provinces sœurs, en faisant échec aux prétentions du Haut-Canada, cet homme-là, fût-il bête, je me convainrais qu'il parle plus facilement que M. Chapleau. C'est toujours ainsi; on aime ce qu'on désire, on admire ce qu'on aime.

Inutile de dire que "le scandale du Pacifique" défraya les trois quarts de la discussion sur tous les hustings. Vraisemblablement les électeurs préféreraient voir traiter un sujet plus nouveau, mais celui-ci s'impose à la fois par son mérite intrinsèque. Il faudra qu'ils se résignent quand même à entendre dénoncer la corruption exercée dans leurs rangs, ce qui, en somme, ne les amusera guère.

A propos de corruption, il n'est pas sans intérêt de constater qu'elle est presque impossible maintenant à cause de la sévérité des lois. On se rappelle que l'année dernière Sir John A. Macdonald a fait passer un bill qui donne juridiction aux tribunaux civils dans les procès d'élections. En faisant ainsi vérifier les élections par les juges, on obtient la garantie que les prescriptions de la loi seront respectées davantage; toute infraction pourra être désormais l'objet d'une preuve juridique qui sera interprétée, non avec l'indulgence du partisan politique, mais avec la rigueur impartiale du magistrat. Or, il est défendu non-seulement de donner de l'argent aux électeurs ou de leur faire des promesses, mais même de les traiter, de les conduire au poll et d'ouvrir des maisons pour les recevoir. Toute contravention retombe sur le candidat, soit qu'il l'ait commise lui-même, soit qu'elle ait été le fait de ses agents, et la nullité de l'élection s'ensuit. Avec cette loi on peut faire annuler vingt-cinq élections dans un mois. C'est aux électeurs eux-mêmes à se garder de cette mésaventure.

OSCAR DUNN.

CHRONIQUE.

M. Sicotte continue la publication de ses importants travaux sur les cadastres. Tous les hommes d'affaires de la ville et de la paroisse de Montréal, tous ceux qui ont fait faire leurs subdivisions par M. Sicotte apprendront avec plaisir qu'il va bientôt mettre en vente son ouvrage, qui leur sera si utile à tous les points de vue. Nul doute que ce nouveau travail de M. Sicotte rencontrera, comme les précédents, les plus encourageants accueils du public intéressé.

On lit dans la *Minerve*:

Nous apprenons que le gouvernement local a lancé une proclamation érigeant Notre-Dame-de-Grâce en paroisse civile et canonique. Cette décision prise il y a déjà quelques mois, avait été suspendue en conformité avec la dépêche venue de Rome et connue du public. Nous ne pouvons que féliciter le gouvernement d'une démarche que pour notre part nous avons conseillée depuis longtemps.

Le département de la santé de notre ville prend actuellement en considération une question très-importante.

Il s'agit d'inaugurer tout un système d'enregistrement de naissances, de mariages et de décès par toute la Puissance.

On doit présenter un bill à la prochaine session de la chambre fédérale pour obtenir un acte établissant un bureau central à Ottawa, pour toute la Puissance et un bureau dans chaque province. Outre ces bureaux principaux on désire fonder des bureaux dans chaque municipalité qui fourniraient au bureau central d'Ottawa toutes les statistiques possibles sur les diverses maladies et causes de mortalités.

D'après ces statistiques le bureau central pourrait publier un rapport annuel très-intéressant et très-utile.

Nous lisons dans le *Journal de Québec*:

Nous avons protesté de toutes nos forces, contre la dissolution des Chambres, bien que, d'après des renseignements qui nous venaient de source certaine nous fussions convaincu de l'inutilité de nos efforts; nous avons protesté contre la dissolution, parce que nous ne l'avons pas jugée nécessaire, et que, fût-elle nécessaire au début, elle avait perdu, suivant nous, sa raison d'être par l'élection personnelle des ministres, et nous n'avons pas changé notre opinion. Mais, puisque le Cabinet lui-même, qui a la responsabilité de l'acte et qui en subira les conséquences, quelles qu'elles soient, en juge autrement, il ne reste plus qu'à accepter.

Nous regrettons d'apprendre que Wm. Workman, Ecr., ex-Maire de Montréal, est sérieusement malade depuis quelques jours.

A la dernière réunion des Commissaires du Havre, qui a eu lieu jeudi dernier, M. Delisle a été élu président de la commission pour l'année courante.

La législature d'Ontario a été ouverte mardi, avec la cérémonie ordinaire. Le lieutenant-gouverneur s'est rendu à l'Hôtel du gouvernement pour dire à la Chambre d'élire un nouvel orateur, à la place de l'hon. M. Currie, qui donnait sa démission, pour reprendre son siège dans la Chambre.

L'hon. M. Mowatt après avoir fait l'éloge de l'orateur qui vient de se retirer, proposa, secondé par M. Hodgins que M. Rupert M. Wells, député de South Bruce, fut élu orateur de la Chambre.

La proposition fut adoptée et M. Wells fut déclaré orateur de la Chambre.

Un léger accident est arrivé hier vers les midi, à M. A. Wilson, du *Herald*. Comme ce monsieur traversait la rue St. Jacques, il voulut éviter une voiture qui venait sur lui, mais le pied lui manqua et il tomba. Avant qu'il eût le temps de se relever, la voiture le frappa à l'épaule et à la tête, lui infligeant des blessures qui sont heureusement peu graves.

Les accidents de ce genre deviennent de plus en plus fréquents, et il serait à désirer que la neige vint remettre les chemins un peu en ordre.

M. J. A. Genand, qui a été rédacteur de *L'Ordre* pendant plusieurs années et qui depuis quelque temps était traducteur officiel à Ottawa, rédige aujourd'hui le *Courrier d'Outaouais*.

M. Christie, déjà ministre, vient d'être nommé Orateur du Sénat à la place de M. Chauveau. M. Scott, qui n'avait pas de portefeuille dans le cabinet fédéral, devient secrétaire d'Etat.

Québec, 9 Janvier, 1874

MON CHER DUNN.

Un *Rieur* me reproche d'avoir employé l'expression, "rire à belles dents" dans ma critique du *Chevalier de Mornac*, et craint qu'elle ne soit pas grammaticale.

Je le prie de vouloir bien feuilleter Littré aux mots "rire" et "dents."

Régnier dans sa Xème Satyre écrivait:

—Et le ciel qui des dents me rit à la pareille.

Molière disait dans son troisième *Impromptu*:

—Parbleu! ce sera du bout des dents qu'il rira.

Lanoue, p. 562:

—Le prince se retira en son camp riant entre ses dents.

D'Aubigné dans sa deuxième Confession:

—Je lui appris à rire du coin des dents.

Lorsque des classiques ont jugé à propos d'écrire *rire des dents*, *rire du bout des dents*, *rire entre les dents*, *rire du coin des dents*, je puis parfaitement à mon tour *rire à belles dents*, sans faire sourire la grammaire.

FAUCHER DE SAINT-AUBIN.

M. le Rédacteur,

Hier, je suis allé dans la paroisse de Vaudreuil, où se trouvait un grand nombre d'étrangers, pour assister à la solennité de la messe de minuit. La solennité fut des plus imposantes. L'église était magnifiquement décorée. La messe fut célébrée par le Rév. M. Brassard, curé de la paroisse. Les Dames du village et le colonel Antoine C. de Lotbinière Harwood, chantèrent la messe solennelle de Bordèse; Madame Octave Turcotte, fit le soprano, Dlle. Antoinette Gauthier le contralto et le Colonel basso. Dlle. J. Brauneis, présidait à l'orgue. Le "Qui tollis" fut chanté par Dlle. Gauthier, et le Noël d'Adolphe Adam, par le Colonel. A l'élevation, le "O Salutaris" fut chanté en duo par Dlle. J. Brauneis et le Colonel.

Le lendemain, jour de Noël, la même messe fut répétée. Et à l'élevation "L'Ave verum" de Miné fut chanté par Mme. Turcotte. Au salut le "Tantum Ergo" de Rossi, fut admirablement rendu par Dlle. J. Brauneis, soprano; Dlle. Gauthier, contralto, et le Colonel, basso profundo.

Le chant et la musique furent exécutés avec beaucoup d'âme. Tous nous sommes restés avec un doux souvenir de cette solennité et avec l'espérance que nous aurons encore le plaisir d'entendre ces voix riches et puissantes qui nous ont tant émus.

Avant de terminer, je me permettrai de féliciter ces Dames et M. le Colonel, du concours qu'ils ont bien voulu donner à la solennité de cette fête, dans Vaudreuil. Et je reste dans l'espérance que j'aurai encore le bonheur de les entendre.

26 Déc. 1873.

UN ÉTRANGER.

LES ELECTIONS.

Nous donnons la liste des Candidats dans les divers comtés de la province de Québec.

Comtés.	Candidats.
Argenteuil	Abbott
Bagot	
Beauce	Pozer
Beauharnois	Girouard
"	Robillard
Bellechasse	Fournier
Berthier	Paquet
Bonaventure	Dr. Robitaille
Brome	Carter
"	Perkins
Chambly	B. Benoit
"	A. Jodoin
Champlain	Robert Trudel
"	Normand
Charlevoix	
Châteauguay	Holton
Chicoutimi	Tremblay
Compton	Pope
Dorchester	Hon. Langevin
"	Dr. Morrissette
Drummond, etc	Laurier
Deux-Montagnes	Prévost
"	Globensky
Gaspé	Le Bouthillier
Hochelaga	A. Desjardins
Huntingdon	Scriver
Iberville	Béchar
Jacques-Cartier	
"	R. Laflamme
Joliette	G. Baby
"	Godin
Kamouraska	Pelletier
Laprairie	Pinsonneault
L'Assomption	Hurteau
"	Dr. Forest
Laval	Ouimet
"	Beausoleil
Lévis	L. Couture
"	Fréchette
L'Islet	Casgrain
Lotbinière	Beaudet
"	Fabre
Maskinongé	Caron
"	Boyer
Mégantic	Richard
Missisquoi	Baker
"	Kay
Montcalm	
Montmagny	Taschereau
"	Landry
Montmorency	Langlois
"	Auger
Montréal Centre	M. P. Ryan
"	B. Devlin
" Est	Jetté
Montréal Ouest	F. McKensie
Napierreville	Hon. A. A. Dorion
"	Coupal
Nicolet	J. Gaudet
Ottawa Comté	A. Wright
Pontiac	
Portneuf	I. Belleau
"	Dr. St. George
Québec-Centre	Cauchon
" Est	Thibeau
" Ouest	Hearn
"	O'Farrell
"	McGreevy
" Comté	Caron
Richmond	
Richelieu	M. M. Mathieu
"	I. Barthe
Rimouski	Taché
"	Fiset
Rouville	Cheval
"	Mercier
St. Hyacinthe	L. Delorme
St. Jean	Bourassa
St. Maurice	Dr. Dacerte
"	Chs. Lajoie
Shefford	Huntington
"	Curran
Sherbrooke	
Soulanges	Lantier
"	R. DeBeaujeu
Stanstead	
Témiscouata	Pouliot
Terrebonne	Masson
"	M. Prévost
Trois-Rivières	McDougall
"	Dawson
Vaudrenil	Harwood
Verchères	Geoffrion
Yamaska	Gill
"	Duguay

DE TOUT UN PEU.

Le gouvernement français vient de recevoir des nouvelles d'Henri Rochefort.

Le condamné, arrivé à Nouméa, avait été très éprouvé par le mal de mer, mais sa santé était bonne.

Ainsi tombent les bruits d'après lesquels Rochefort aurait succombé pendant la traversée.

Le Figaro donne les détails suivants sur le traité passé entre le ministre des finances et M. Rouher, représentant de l'impératrice :

Quand l'empereur fut appelé au trône, on dressa un inventaire des objets mobiliers garnissant les résidences impériales. La succession de l'empereur devait supporter la moins-value de l'inventaire qui suivit sa déchéance ou jouir de sa plus-value. C'est de ce chef que l'Etat doit une somme de 2,800,000 fr. à l'impératrice.

L'impératrice récupérera encore une galerie valant un million,

le musée chinois de la collection d'armes de Pierrefonds qui vaut à elle seule sept ou huit cent mille francs.

L'impératrice qui possède actuellement un peu plus de deux cent mille francs de rente, verra sa fortune doublée par ces restitutions.

Le traité a été passé trois jours avant le vote de la prorogation.

Quelques chiffres curieux donnés par le *Gaulois* :
Savez-vous combien coûte aux États-Unis chaque élection présidentielle ?

En voici les chiffres exacts :

L'Union se compose de 9,900 villes.

Chaque parti à plus de 15,000 clubs organisés.

Il faut à chaque club un local, des imprimés, des frais de poste ; on ne peut guère compter, en moyenne, moins de 100 dollars par club. Les frais de présidents, secrétaires, s'élèvent à 200 dollars.

Et l'on a pu établir la récapitulation suivante :

Frais de 40,000 clubs à 300 dollars chacun, ... 12,000,000 doll.

Travaux de 3 hommes dans chaque club, pour 3 mois à 100 doll. chacun, ... 12,000,000

1,000 orateurs à 500 doll. chacun pour 3 mois, ... 500 000

Officiers publics, vérificateurs aux clubs, etc. ... 1,000,000

Total..... 25,500,000 doll.

En France, 129,000,000 fr.

C'est joli, comme dépense de menus plaisirs.

Le conseiller McShane a été victime d'un sérieux accident, mardi soir. Son cheval prit le mors aux dents, au moment où il descendait la côte du Beaver Hall, et M. McShane fut lancé contre un reverbère et se fractura la jambe droite en deux places. Le domestique qui conduisait la voiture a été aussi blessé au bras.

COTEAU LANDING.—Mardi dernier, après le service du matin, les paroissiens de St. Zodiaque firent cadeau à leur curé d'une magnifique montre et chaîne d'or, de la valeur de 150 piastres. En la lui présentant, ils lui exprimèrent qu'ils savaient apprécier ses vertus et les sacrifices qu'il s'imposait pour la prospérité de sa paroisse, pour l'exécution de leur nouvelle Eglise. Le Révérend M. Vézina répondit d'une voix émue à l'adresse, et une fois de plus on vit briller ce cachet d'humilité et de vertus qui le distingue. On ne sait qui plus louer, du curé ou des paroissiens, mais on peut dire avec certitude que cet acte des habitants de St. Zodiaque est un fort et bel argument en leur faveur.

ST. POLYCARPE.—Dimanche dernier, les amateurs de St. Polycarpe ont donné au couvent de cette paroisse, une soirée dramatique qui fut bien goûtée d'un auditoire nombreux et distingué. La paroisse de St. Polycarpe voulait manifester l'intérêt qu'elle porte à de telles soirées et montrer l'encouragement qu'elle donnerait toujours au développement des lettres.

Le joueur du P. Levêque fut fidèlement rendu par A. Pharaud, jr., et l'auditoire porta un grand intérêt à cette pièce qui démontre clairement à quels malheurs le jeu peut conduire le jeune dissipé ; Jocrisse fut également fort goûté et applaudi avec enthousiasme. Napoléon Guindon sut nous montrer le vrai Jocrisse, et il est difficile de mieux rendre le caractère de serviteur malheureux ; il nous chanta ensuite quelques chansons comiques qui dénotèrent en ce jeune homme un talent remarquable et comique de premier ordre.

La bande du Côteau Landing ne contribua pas peu à la réussite de cette soirée.

Après la séance, le Rév. Messire Rémillard dit quelques paroles qui furent vivement senties, et M. J. P. Lantier se levant alors à l'appel général, sut avec le talent oratoire qu'on lui connaît, manifester son contentement et souhaiter un grand succès à cette nouvelle société d'amateurs, qu'il espère voir exister longtemps, pour l'avancement des lettres ici, et l'amusement des citoyens.

Hier, un attroupement s'était formé à Versailles, rue Duplessis, devant une des affiches jaune tendre prodigieusement apposées sur tous les murs par M. Calmon.

Un mauvais plaisant, au-dessus du nom du candidat thérliste, avait écrit ces mots :

N'ARRACHONS PAS !

De telle sorte que la profession de foi se trouvait transformée en prospectus de dentiste :

N'ARRACHONS PAS !

CALMON....

Et les bons Versailles, de rire.

PEAUX-BLANCHES.

ET

PEAUX-ROUGES

(Drames de l'Amerique du Nord)

PAR

EMILE CHEVALIER.

(Suite.)

Pour armes, les voyageurs avaient, en général, une longue carabine à la main et une hache, un couteau, parfois un ou deux pistolets passés dans la ceinture.

Leur teint était bronzé, leur face osseuse, leur front bas, souvent déprimé, leur mine audacieuse. Des cheveux raides, hérissés, des barbes incultes ajoutaient encore à la dureté de leurs traits.

Au cou de plusieurs pendait un scapulaire ou quelque amulette indienne.

Quant aux Peaux-Rouges, leur vêtement se recommandait par une simplicité vraiment adamique : c'était, en tout et partout, l'*auzeum*, sorte de ceinture en écorce qui ceignait les reins et descendait à mi-cuisses. Ce qui ne les empêchait pas d'être supérieurement hideux ; car ils avaient une touffe de cheveux empanachée, dressée sur la tête, le visage coururé de balafres et peint des couleurs les plus étranges que tu te puisses imaginer, et la peau semblable à du vieux parchemin, quand elle n'était pas, elle aussi, bariolée de peintures bizarres.

Des casse-têtes, des tomahawks, espèce de pipe qui sert de même temps de hachette, des fusils, des couteaux, des sabres et jusqu'à des baïonnettes annonçaient leurs intentions belliqueuses.

Tout cela avait piqué ses tentes près des nôtres, — tentes en peaux de bison, — et passa la nuit à boire et à chanter, car le Mangeux-d'Hommes avait fait donner d'abondantes rations de whiskey, ou *sirap d'avoine*, comme les Canadiens-Français ont baptisé cette détestable liqueur.

De toute la nuit je ne pus fermer l'œil, si grand fut le vacarme que fit cette bande alcoolisée. Ce fut un train d'enfer. On échangea des coups de couteau et des coups de fusil. Le lendemain, j'appris que quatre hommes avaient été tués, cinq ou six blessés. Mais la chose paraissait si naturelle que nul n'en prenait souci. On me montra les meurtriers qui, loin d'être intimidés, portaient la tête plus haut que la veille.

On enterra dans le sable deux des cadavres qui appartenaient aux blancs ; sur des échafauds formés de quatre pieux et d'une claie en branchages de cèdre, on plaça les deux autres, roulés, cousus dans leurs robes de buffle, avec quelques provisions et leurs armes aux côtés ; puis, nous nous embarquâmes.

Le soir, nous touchâmes à Fond-du-Lac, qui n'est autre que l'extrémité occidentale du lac Supérieur. Je connaissais alors le but et le motif de notre expédition : un Canadien-Français, des nouveaux arrivés, m'en avait informé.

A vingt-quatre milles de Fond-du-Lac, sur la rivière Saint-Louis, qui débouche dans la baie de ce nom, les Américains ont fondé un important établissement pour la traite de la pelletterie. Jésus en était inquiet ; car, outre que ce poste avait un personnel de plus de cent employés, on parlait d'y installer quelques troupes régulières, lesquelles n'auraient pas manqué de faire aux Apôtres une guerre acharnée. Il importait donc de s'emparer du fort avant l'arrivée de ces troupes.

Le Mangeux-d'Hommes fit appel à cette tourbe mal-faisante qui vit de pillages et de rapines sur les frontières du désert, et assigna un rendez-vous général à la Grande-Rivière Brûlée. Le féroce capitaine était bien connu. Pas un, parmi les brigands du Nord-Ouest, visage pâle ou visage rouge, qui ne désirât servir sous les ordres d'un chef aussi fameux. Ils répondirent en masse à son appel.

Quand nous eûmes atterri, Jésus distribua son monde en quatre détachements.

L'un devait suivre la rive droite de la rivière Saint-Louis, l'autre la rive gauche, un troisième prendre par les bois, et le quatrième, formé par les Apôtres dont je faisais forcément partie, se proposait de remonter la rivière.

Il avait été ordonné que l'attaque serait simultanée, et qu'elle aurait lieu à deux heures du matin.

Au moment convenu, nous débarquâmes sans bruit, dans une petite île, vis-à-vis de laquelle les étoiles me permirent de voir huit à dix *log houses* (maisons en troncs d'arbres), dont l'une surmontée du drapeau de l'Union américaine.

Une clôture de piquets enfermait un champ d'une certaine étendue derrière ces maisons. Des tentes de toile, de cuir ou d'écorce étaient disséminées alentour. Une flottille de canots se balançait dans la rivière, au pied de la factorerie.

Cet endroit me sembla charmant, et il l'est en effet ; car dans le fond des collines onduleuses, plantées de beaux arbres, l'abritent contre les souffles trop violents, et le terrain jouit d'une fécondité admirable.

Jésus commanda aux Apôtres de se cacher dans une oseraie bordant le rivage. Pour moi, je restai dans un canot sous la garde de deux chefs Indiens qui avaient fait la navigation de la rivière avec nous.

Je contempais avec une noire mélancolie ce délicieux paysage qui, dans un moment, serait le théâtre des plus exécrables forfaits, et je m'apitoyais profondément sur le sort de ces malheureux, maintenant plongés dans le sommeil et faisant peut-être des rêves de bonheur à l'instant où la mort planait sur eux, — quand un hurlement strident, inqualifiable, comme je n'en avais jamais entendu, comme je souhaitais n'en entendre plus jamais, vint déchirer mes oreilles.

Et, telle qu'une fourmilière, je vis alors une multitude d'êtres animés se presser sur la berge en face de nous, assaillir le fort et l'investir de toutes parts.

Les cris ne discontinuèrent pas. J'en étais étourdi.

Bientôt des lumières se montrèrent aux fenêtres de la factorerie ; une vive fusillade commença.

Mon sang bouillait dans mes veines ; ce spectacle acheva de m'enflammer. Sans trop savoir ce que je faisais, mais avec le désir irrésistible de porter secours aux assiégés, j'enjambai le canot pour me précipiter dans la rivière.

— Mon frère est leste comme un conguar, mais la main du Serpent-Jaune est plus leste encore, dit un de mes gardiens en m'arrêtant par le cou.

Je n'essayai pas de lutter : il m'étranglait.

Alors son compagnon et lui me lièrent les mains et les pieds et me couchèrent au fond de l'embarcation. Je n'en fus pas fâché. Dans cette position je ne pouvais plus considérer le drame horrible qui se jouait, tout à l'heure, sous mes yeux.

Cependant, le Mangeux-d'Hommes et ses Apôtres, qui n'avaient pas bougé jusque-là, se mirent en devoir de passer la rivière. Je compris la tactique du capitaine. Ne comptant qu'à demi sur la bonne foi de ses auxiliaires, il avait voulu leur laisser engager l'action avant d'exposer sa propre bande. S'ils l'avaient trompé ou s'ils avaient été repoussés, il pouvait encore se sauver. Mais la victoire se rangeant de son côté, il allait en recueillir les fruits.

Quoique les vociférations augmentassent, les détonations des armes à feu diminuaient sensiblement.

Lorsque le jour se leva, elles avaient tout à fait cessé. On me conduisit à l'autre bord, où je fus délié, mis en liberté.

Des ruisseaux de sang coulaient sur le rivage, jonché de morts et de mourants.

Debout près d'un monceau de corps qu'on lui passait les uns après les autres, le Mangeux-d'Hommes travaillait à prouver qu'il méritait son abominable surnom.

Chaque corps, il le mordait au cou quand il était blanc, lui enfonçait un poignard dans le cœur quand il était rouge.

Son secrétaire, Jean, inscrivait sur un registre le nombre des exécutés. Je crois qu'il en était à quatre-vingt-seize blancs et deux cent soixante-dix rouges!

Permet; que je n'achève pas cet odieux tableau; il te soulèverait le cœur!

Pendant les huit jours qui suivirent cette scène de carnage, ce fut un *wa-ba-na* (débauche) indescriptible. La lecture des saturnales antiques t'en donnerait une faible idée. La factorerie contenait une énorme quantité de liqueurs. Ces liqueurs furent libéralement distribuées aux alliés, qui se livrèrent ensuite publiquement à des excès inimaginables.

Après m'avoir fait donner une chambre dans le fort. Jésus m'engagea à ne la point quitter tant que les Indiens seraient ivres, car autrement ma vie courrait des dangers. Mais, par une étroite fenêtre, j'étais témoin de leurs danses et des actes lubriques auxquels elles donnent lieu.

Les querelles, les rixes, les meurtres étaient journaliers, non-seulement parmi les Peaux-Rouges, mais parmi les Bois-Brûlés ou métis, et, j'ai regret à le confesser, parmi les gens de notre race, qui, du reste, ont en majorité adopté les usages indiens.

Défense expresse avait été faite aux Apôtres de se mêler au *wa-ba-na*. Ils passèrent les huit jours d'orgie à se partager le butin, composé de pelleteries, poudre, plomb, spiritueux, instruments de chasse et de pêche, étoffes, quincaillerie, et à le charger sur un schooner qui était à l'ancre dans le port de la factorerie lorsqu'ils s'en rendirent maîtres.

Les Sauvages et les alliés blancs reçurent une faible part de ce butin; puis ils s'éloignèrent après avoir épuisé les rations d'eau-de-feu que Jésus avait octroyées à chacun d'eux.

Quelques-uns en voulaient davantage. Mais il s'y refusa. Je craignais qu'une révolte ne fût le résultat de son refus et qu'il ne mit en péril sa vie et celle de ses gens; car, me disais-je, que peuvent une douzaine d'individus contre plus de deux cents! J'ignorais encore le prestige exercé par les Apôtres sur les bord du lac Supérieur.

Si les mécontents se retirèrent en murmurant, ils n'osèrent tenter la plus légère démonstration d'hostilité.

Depuis leur départ, je jouis ici du repos le plus absolu. Jésus m'a donné ma liberté sur parole. Mais tous mes mouvements sont surveillés, je le sais. Mon temps s'écoule entre la pêche, la chasse, quelques excursions dans le voisinage et l'étude des mœurs indiennes.

Ces mœurs sont curieuses à plus d'un titre. En veux-tu une esquisse, mon cher Ernest?

L'Indien de l'Amérique septentrionale n'est pas, suivant moi, un être primitif. Il a vu, il a connu une civilisation fort avancée, je le crois, et dont on retrouve une forte trace dans ses traditions, dans ses usages, dans son culte, dans sa langue. Cette civilisation devait se rapprocher de la civilisation asiatique. La proximité de l'Amérique avec la Chine vient à l'appui de mon assertion. Je pense que le détroit de Bering a été formé, dans des âges très-reculés, par une convulsion terrestre, qui aurait divisé en deux vastes portions l'immense empire mongolique. Nos Américains furent policés, ils eurent des villes, le confort des arts et du luxe. Mais l'invasion les repoussa dans les contrées inhabitées. Là, ils oublièrent peu à peu, dans leur lutte pour la pressante satisfaction des besoins matériels, le culte des sciences et des choses belles. De peuple pasteur ou commercial, ils devinrent peuple chasseur, guerrier.

Ne va pas m'objecter qu'alors ils auraient conservé le souvenir de ce qu'ils ont été. La mémoire du passé s'oblitére vite parmi les races qui végètent dans l'isolement. Quel est celui de nos paysans qui a souvenance du gouvernement des druides? Et, sans aller aussi loin, combien peu savent ce que c'est que la glorieuse révolution de 1789, qui leur a donné l'émancipation!

Dans le désert américain, l'oubli de l'éducation première marche d'un tel pas que les blancs,—je parle même de ceux qui occupent une position honorable, comme les chefs facteurs des diverses compagnies de pelleteries,—ne rougissent pas de mener une existence identiquement semblable à celle des Sauvages. L'ivrognerie et la pluralité des femmes sont de mode. La supercherie est estimée habileté, et la vie d'un homme compte moins que rien.

Les Peaux-Rouges qui hantent ces parages sont des Chippouais ou des Nadoessis. Du jour de leur naissance à celui de leur mort, ils sont dressés à la chasse, c'est-à-dire à la guerre, au mépris de la souffrance et de tout ce qui n'est pas d'une nécessité immédiate.

La seule jouissance dont ils aient une idée exacte, c'est le repos, ou plutôt l'inactivité la plus entière.

—Ah! mon frère, me disait un Nadoessis, tu ne connaîtras jamais comme nous le bonheur de ne penser à rien et de rien faire. Après le sommeil, c'est ce qu'il y a de plus délicieux. Voilà comme nous étions avant d'avoir eu le malheur de naître. Qui a mis dans la tête de tes gens ce désir perpétuel d'être mieux nourris, mieux vêtus et de laisser tant et tant de terres et d'argent à leurs enfants? Craignaient-ils donc que le soleil et la lune ne se lèvent pas pour eux, que la rosée des nuages cesse de tomber, que les rivières tarissent, quand ils seront partis pour l'Ouest? Comme la fontaine qui sort du rocher, comme les eaux de nos rapides et de nos chutes, ils ne se reposent jamais: dès qu'ils ont récolté un champ, tout de suite ils en labourent un autre; après avoir abattu et brûlé un arbre, ils vont en renverser et brûler un autre; et, comme si le jour du soleil n'était pas assez long, j'en ai vu qui travaillaient au clair de la lune. Qu'est-ce donc que leur vie comparée à la nôtre, puisque le présent n'est rien pour eux! Il arrive: aveugles qu'ils sont! ils le laissent passer. Nous autres, au contraire, ne

vivons que de cela, après être revenus de nos guerres et de nos chasses. Semblable à la fumée que le vent dissipe et que l'air absorbe, le passé n'est rien, nous disons-nous; quant à l'avenir, où est-il? Puisqu'il n'est point encore arrivé, peut-être ne le verrons-nous jamais. Jouissons donc aujourd'hui du présent; demain il sera déjà loin.

—Tu nous parles de prévoyance, ce tourment de la vie: eh! ne sais-tu pas que c'est le mauvais génie qui l'a donnée aux blancs, pour les punir d'être plus savants que nous? Incessamment elle les blesse et les aiguillonne sans pouvoir jamais les guérir, puisqu'elle ne peut jamais prévenir l'arrivée du mal, qui s'attache aux enfants de la terre comme les ronces aux jambes du voyageur.

Comment trouves-tu cette philosophie, mon cher Ernest? N'a-t-elle pas son côté vrai, séduisant et n'est-elle pas aussi logique que bon nombre de savantes théories de nos sages civilisés?

Encore un peu, je me *sauvagiserais*; grâce pour le barbarisme, il est de circonstance.

Quand l'Indien vient au monde, sa mère lui donne un nom, généralement pris dans la nature. Il s'appellera l'*Eclat-de-Tonnerre*, le *Pied-de-Bison*, le *Grand-Chêne*, l'*E-pervier*, le *Nuage-qui-File*, si c'est un garçon; la *Feuille-Verte*, la *Petite-Corneille*, l'*Eclair*, la *Colombe-Agile*, si c'est une fille.

Cet enfant, mâle ou femelle, est étendu sur une planche où on l'assujettit par des courroies et où il demeure jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans. Rarement la mère le change. En route, elle porte le berceau sur son dos, à l'aide d'une bande de cuir ou d'écorce passée devant son front; au repos, elle l'appuie obliquement contre un arbre, une pierre, un canot, ou le suspend à une branche.

Dès que l'enfant marche, on lui apprend à se fabriquer un arc, des flèches, ou à manier l'aiguille.

A quinze ans, les garçons se préparent à accompagner leur père à la chasse; à vingt, il font leur grand jeûne pour aller à la guerre.

Dès qu'ils ont scalpé un ennemi, il leur est permis de courir l'allumette, c'est-à-dire de se marier. Le jeune homme se rend nuitamment dans la hutte de celle qu'il aime. Au foyer de la cabane, il enfamme un brin de bois, et s'approche de la couche où repose l'objet de ses amours. Si elle souffle et éteint la flamme, le galant est accepté; si elle laisse flamber le bois, il n'a qu'à se retirer au plus vite, car les huées des autres habitants du wigwam le poursuivront jusque chez lui.

Libre de ses actions tant qu'elle est fille, honorée même en raison du nombre de ses amants, l'Indienne devient esclave aussitôt après son mariage. Dure, effroyable servitude que la sienne! le maître possède toute autorité, elle aucune. Son fils même la pourra battre sans qu'elle ait droit de se plaindre. C'est une bête de somme, qui travaille sans cesse. Encore le cheval du Peau-Rouge est mieux traité qu'elle! La famille change-t-elle de résidence, son seigneur portera seulement ses armes; elle, il lui faudra porter un, quelquefois deux enfants, les peaux et les pieux pour la tente, la chaudière pour la cuisine, et les hardes de tout le ménage. Au camp, le mari s'accroupira sur le sol et fumera tandis que la misérable squaw dressera le wigwam, ira couper et chercher le bois pour allumer le feu, puisera de l'eau et préparera les aliments nécessaires au repas de la famille.

Ainsi ou à peu près est traitée la femme orientale.

Mais l'infortunée aura-t-elle une sépulture au moins?

Rarement. Quant au guerrier, ses obsèques se font en grande pompe. Il s'est réservé une place dans le séjour des esprits; mais il en a refusé une à celle qui fut la compagne de sa vie. Qu'irait-elle y faire, d'ailleurs? Le paradis des Peaux-Rouges est un lieu où l'on ne fait que chasser et se battre. Il ressemble en cela à celui des héros scandinaves; mais la charmante Walkyrie qui doit verser l'hydromel aux braves n'y figure nulle part. Elle n'y a pas de rôle, car, avant l'arrivée des Européens, l'Amérique ignorait les avantages d'une civilisation qui lui a apporté les boissons fermentées et la petite-vérole!

Tu supposes probablement que le veuvage est pour les squaws une condition très-enviable. Ah! bien oui! Le bourreau n'abandonne pas ainsi sa victime. Ici, le mort prend le vif. Il y a quelques jours, je remarquai une squaw déguenillée et portant soigneusement dans ses bras une sorte de sac, arrangé comme une poupée. Je demandai ce que c'était; on me répondit que c'était le *gage des veuves*.

Voici l'explication:

Un Indien vient-il à décéder, sa femme fait avec ses plus beaux vêtements à elle un rouleau qu'elle place dans le sac où son mari serrait les siens. Si elle a quelques bijoux, quelques ornements, elle les fixe à la tête du sac, et l'enveloppe finalement dans un morceau de toffe. Elle appelle ce paquet son mari (*onobaim'eman*) et le doit toujours avoir avec elle quand elle sort. En marchant elle le tient entre ses bras, dans sa loge, près d'elle. Cela dure un an et plus, car la veuve ne peut déposer son *gage* que quand une personne de la famille du défunt, trouvant qu'elle l'a suffisamment pleuré, lui en donne la permission!

Que te semble, mon cher Ernest, de cette coutume?

Il est vrai que le frère du mort peut, à son gré, éviter à la veuve les ennuis du *gage* en épousant celle-ci le jour même du décès, et qu'elle est forcée de l'accepter!

Un volume ne suffirait pas pour consigner les observations que j'ai faites sur ces peuplades, mais le papier me manque, comprends-tu? Avant que je puisse t'écrire de nouveau, il faudra que je me procure cet article indispensable, presque aussi rare ici que le merle blanc chez nous.

Le Mangeux-d'Hommes est toujours le même avec moi. Il me parle peu et me regarde souvent quand il croit que je ne fais pas attention à lui. Parfois, il m'aborde, de l'air d'un homme qui a quelque chose à me demander. J'attends qu'il ouvre la bouche, et, tout à coup, il tourne les talons. Au surplus, je n'ai pas—en tant que captif—à me plaindre de ses procédés ou de ceux de ses gens à mon égard. On me surveille, mais on me traite bien, comme un prisonnier de distinction! En somme, je ne

serais pas trop malheureux, si j'avais des nouvelles de ma mère et de la femme qu'après elle j'aime le plus au monde. Mais, hélas! je n'ai plus entendu parler de Meneh-Ouiakon depuis son évasion. Et Judas, le lieutenant de Jésus, n'est pas revenu! Tout cela me cause de cruels tourments...

Je suis au bout de ma dernière feuille de papier gris. Il me reste juste la place nécessaire pour te dire que je crois que nous passerons l'hiver à la factorerie et que l'expédition de Kiouinâ semble remise. J'en suis désolé, car j'ai l'espoir que, là, je trouverais l'occasion de fuir l'exécrable société à laquelle je suis condamné.

Embrasse bien vivement ma bonne mère pour moi.

Ton tout dévoué,

ADRIEN DUBREUIL.

P. S. J'y pense. Tu pourrais m'envoyer une lettre à l'adresse suivante:

Monsieur RONDEAU
Au Sault-Sainte-Marie,
AMÉRIQUE DU NORD.

Peut-être me parviendrait-elle!

CHAPITRE XVIII.

LA LOI DE LYNCH.

Quelque temps après que Dubreuil eut expédié cette lettre, secrètement remise, comme la première, à un courrier des bois qui la devait jeter ou faire jeter à la poste du Sault Sainte-Marie, et un soir que l'ingénieur se promenait derrière la factorerie, dans l'enclos renfermant le cimetière des Blancs et celui des Indiens, Jésus vint à sa rencontre:

—Tu aimes, dit-il de sa voix mélodieuse, les charmes de la nature?

—Près d'un champ mortuaire je ne saurais les admirer, répondit sèchement l'ingénieur.

—Pourquoi? C'est le champ du repos, du seul et unique repos! murmura le Mangeux-d'Hommes avec douceur. Moi aussi j'aime à rêver ici, devant ces tombes qui parlent si éloquemment dans leur profond silence, alors que l'oreille est réjouie par le concert de la grive, de l'oiseau jaune, de l'oiseau bleu, de ce robin à la gorge écarlate, du whip-poor-will dont le chant étrange ouvre carrière aux méditations de l'homme réfléchi.

Ces paroles singulières dans la bouche d'un être comme le Mangeux-d'Hommes furent prononcées d'un ton si simple que Dubreuil jeta sur son interlocuteur un regard tout surpris.

Mais aussitôt celui-ci changea de gamme:

—On t'appelle?...dit-il impérativement.

—Adrien.

—Je sais, je sais, fit Jésus avec impatience. Mais, ton nom de famille, tu en as un?

—Sans doute.

—Quel est-il?

—Que vous importe de le savoir?

Le Mangeux-d'Hommes fronça les sourcils. Dubreuil craignit qu'il ne se livrât à une de ces fureurs aveugles auxquelles il était sujet quand un de ses hommes n'obéissait pas avec la rapidité désirée. Mais le signe de mauvais humeur disparut aussitôt, et Jésus reprit avec négligence en quittant Dubreuil:

—En effet, que m'importe!

A partir de ce moment, il n'adressa plus la parole à l'ingénieur.

Ce dernier avait fini par s'habituer à sa nouvelle existence, ou plutôt il la supportait moins difficilement. Pour tromper les longues heures de la journée, il formait des collections d'insectes et de plantes sur des feuilles d'écorce de cèdre, car il ne pouvait se procurer de papier, et il faisait de fréquentes visites aux familles indiennes établies dans le voisinage.

Une partie des Apôtres étaient retournés au fort la Pointe avec le butin fait à la factorerie de Fond-du-Lac. Le reste habitait cette factorerie, qui paraissait être devenue, depuis le commencement d'octobre, un centre de recrutement.

Chaque jour il y arrivait des trappeurs blancs qui subissaient une sorte d'examen et d'inspection de la part du Mangeux-d'Hommes, puis étaient renvoyés ou admis, et incorporés,—après avoir entendu la lecture d'un règlement spécial et y avoir juré fidélité,—dans une compagnie, sous les ordres d'un Apôtre.

Il devait y avoir dix compagnies composées de vingt hommes chacune. Pour y pouvoir entrer il fallait n'être ni Indien, ni métis, ni nègre, posséder la taille, la force d'un hercule, ne pas redouter le meurtre ou la potence, et savoir se soumettre à tous les ordres du chef suprême, le Mangeux-d'Hommes.

Evidemment, il se préparait une grande expédition.

Dubreuil pensa qu'elle serait de longue durée, car, chaque jour, les brigands allaient à la pêche et à la chasse et faisaient boucaner quantité de chairs de poissons, bisons et daims, dont ils convertissaient aussi une partie en taureaux de pemmican.

L'hiver, le rigoureux hiver arriva. Notre ingénieur dut renoncer à ses promenades, à ses excursions au dehors. Il y avait cinq pieds de neige autour de la factorerie, et le thermomètre descendait souvent à trente-cinq degrés au dessous de zéro.

Les gens du fort, Jésus en tête, n'en allaient pas moins traquer le bison et les bêtes fauves. Dubreuil passa alors plus d'une journée seul, sans livres, sans moyens d'écrire, trouvant l'inactivité mortelle, et attendant, dans la solitude, l'ardent amour que Meneh-Ouiakon avait allumé en son cœur.

Ses ennuis, ses souffrances, je les tairai; mais qui de mes lecteurs ne les devinera pas? Qui ne devinera les tortures de ce bon jeune homme, bien élevé, aimant, enterré dans un cercueil de glace, à plus de deux mille lieues de son pays natal, au milieu du désert, et réduit à recevoir sa subsistance d'une bande d'assassins!

Les plus mauvais jours s'en vont comme les bons.

(A continuer.)

Les Pilules du Dr. Colby sont recommandées contre la Bile.

FAITS DIVERS.

MŒURS KENTUCKYENNES.—Thomas Cook, résident de Louisville, a frappé sa femme de cinq coups de couteau, vendredi soir. Sa belle-mère, Mme Rutledge, s'étant efforcée de calmer ce furieux, il l'a tuée raide en lui plongeant la lame entière dans le dos, après quoi il s'est coupé la gorge. Aux derniers avis, Cook et sa femme étaient encore vivants, mais leur mort était attendue d'un instant à l'autre. Le mari a conservé assez de force pour déclarer qu'il avait été poussé à bout par les infidélités de sa femme. Thomas Cook avait une très mauvaise réputation. Il avait, il n'y a pas longtemps, incendié une maison dans laquelle une demi-douzaine de nègres ont été brûlés vivants. La police ne l'avait toutefois pas inquiété à raison de ce fait; mais postérieurement, il avait mis le feu à sa propre maison, en vue de toucher l'assurance, et il était sur le point de passer en jugement pour ce dernier crime.

TUÉ PAR L'ALCOOL.— On lit dans le Courrier de St. Francisco:

Un prêtre catholique, nommé P. J. Noonan, est mort à Russ House, pendant la nuit de mardi à mercredi, des suites d'excès alcooliques. Il était arrivé de Los Angeles trois jours avant, et s'était enivré régulièrement chaque jour. La veille au soir, il était monté à sa chambre, en emportant une bouteille de brandy qu'on a retrouvée à moitié vide à son côté. Le P. Noonan avait exercé le sacerdoce à Philadelphie; mais il avait dû quitter cette ville à cause de sa malheureuse passion pour la boisson. En Californie, où il ne se trouvait que depuis six semaines, il avait été envoyé pour servir de vicaire au curé de l'église catholique de Castroville, dans le comté de Monterey. Il est probable que le scandale qu'il donnait par son intempérance aura forcé le curé à le renvoyer. Il possédait, au moment de sa mort, \$700, qu'il avait déposés entre les mains du propriétaire de l'hôtel.

En classe latine, le professeur montant en chaire:

—Nous allons, messieurs, examiner ensemble le 1er livre des Géorgiques. D'abord, qu'il regne ici un silence tel qu'on entende voler une mouche.

Silence profond. Tout à coup: —Eh! m'sieu! s'écrie Toto, lâchez donc votre mouche, pour voir si on l'entendra voler.

ETRENNE EXPLOSIBLE.—L'ex-juge Morris vient d'échapper à une tentative d'assassinat analogue à celle dirigée il y a quelques temps contre le contrôleur Green. La veille du jour de l'an, deux petits garçons se sont présentés à la résidence de M. Morris, n. 73 Fort Green place, et ont remis à la servante qui leur a ouvert la porte une boîte à cigares, qu'ils appor- taient, ont-ils dit, de la part d'un homme d'eux inconnu. La boîte a été placée sur une table, en attendant le retour de M. Morris, qui était alors à Albany. Il est revenu samedi soir. Ses soupçons ont été éveillés par la manière mystérieuse dont la boîte avait été apportée chez lui, et il a jugé prudent, avant de l'ouvrir, de l'im- merger dans une baignoire. Bien lui en a pris, car elle était pleine de poudre, pro- jectiles, allumettes et papier de verre, le tout disposé exactement de la même fa- çon que dans la boîte expédiée récemment au contrôleur. Les deux boîtes figurent maintenant à côté l'une de l'autre dans les archives du bureau central de la police, où leurs expéditeurs respectifs n'iront certainement pas les réclamer.

L'édifice dit Frauenthal's Opera House, à Wilkesbarre (Pennsylvanie), a été réduit en cendres avant-hier soir. Ce sinistre a eu pour cause l'explosion d'une lampe à huile de charbon dans le sous-sol, occupé par le restaurant de John Lynn. Quand on a donné l'alarme, une nombreuse assis- tance suivait la représentation en cours d'exécution, et la fumée est subitement ar- rivée si épaisse que plusieurs personnes ont failli être asphyxiées. La salle, toute- fois, a été évacuée sans accidents sérieux. A 10 1/2 heures la toiture était envahie par les flammes, et une heure plus tard les murs s'écroulaient avec fracas. Les pom- piers ont dû se borner à isoler le feu et à l'empêcher de se communiquer aux bâti- ments voisins. La perte est estimée à \$88,000 et répartie comme suit:

John Lynn, restaurateur au sous-sol, \$3,000;

Frauenthal, marchand de chaussures, oc- cupant une portion du rez-de-chaussée, \$60,000;

Mme Lingfeld, modiste, dont le magasin occupait le surplus du rez-de-chaussée, \$25,000.

La salle de théâtre et ses dépendances absorbaient toute la portion de l'édifice au- dessus du rez-de-chaussée.

SUICIDE.—Un français, nommé Oscar Ma- lanon, photographe, demeurant au No. 3, Hoboken street, était, il y a quelque temps, dans le café tenu par son beau-père au rez- de-chaussée de la même maison, quand il reçut une lettre de sa sœur habitant le Canada. Après avoir lu cette lettre, qui parut l'émouvoir profondément, Malanon monta dans sa chambre, en revint bientôt avec une fiole d'acide prussique dont il versa le contenu dans un verre et l'avalait. Il fut immédiatement saisi de convulsions violentes, et il expira avant l'arrivée d'un médecin.

LE FRANKLIN.—Le vapeur Franklin, que l'on disait perdu corps et biens, est arrivé sain et sauf à Key West, venant de Bos- ton.

BOUQUET.

L'A, B, C, D, de l'amour!... C'est aimer son père et sa mère.....

Pensée d'un homme revenu des choses de ce monde:

La vie est un passage obscur, éclairé par des vessies que l'on prend presque tou- jours pour des lanternes.

Monsieur veut passer la soirée, seul ap- près de madame et de bébé, qui commence à comprendre.

La bonne entre: —Monsieur un tel demande à parler à Monsieur!

—Dites que je n'y suis pas. Et voilà le mensonge officiellement trans- mis de père en fils.

Prière italienne:

Oh! mon Dieu! fais que je ne me marie [pas;

Si je me marie, fais que je ne sois pas [trompé;

Si je suis trompé, fais que je ne le sache [pas;

Et si je le sais, fais que je m'en moque!

Une jolie définition de la philosophie:

Savoir se contenter de ce qu'ont les autres.

Du temps de Beaumarchais, on disait: "Tout finit en France par des chansons." Aujourd'hui, tout finit par des coups de fusil.

Il est des gens qui ne donnent la main la veille, que pour la tendre le lendemain.

Pourquoi voulez-vous que l'ingratitude ne soit pas calomniatrice, il faut bien qu'elle se disculpe.

Ayons l'air de croire qu'il se fait du bien sans intérêt pour qu'il s'en fasse encore un peu par intérêt.

Tout le secret de l'art de prolonger la vie, c'est de ne pas l'abrégier.

Les femmes tombées se partagent en deux classes:

Celles qui se relèvent, et celles qu'on ra- masse.

Il y a une chose qui amuse beaucoup, c'est la prétention de certaines femmes qui n'ont jamais su ce que c'était que l'or- thographe et qui vous promettent toujours de vous écrire sans faute.

Les gens vraiment braves ne font jamais montre de leur courage; de là le proverbe: Il n'y a pas d'heure pour les braves!

Il y a des personnes qui disent que les maximes sont des miroirs où chacun se re- connaît.

—Des miroirs: Dites donc des fenêtres par où l'on regarde passer les autres.

COMPAGNIE POUR LA MISE EN BOITES DES FRUITS, DE GRIMSBY.

LES seuls emballeurs canadiens de fruits et légumes dans des boîtes hermétiquement fer- mées, en la Puisseance. Leurs efforts sont ce qu'il y a de mieux offert aux consommateurs, étant tou- jours de la meilleure qualité. Demandez-en à votre épici-er. S'il n'en a pas en mains, demandez-lui de vous les procurer. Des listes de prix fournies au commerce seulement, sur demande.

Wm. FORBES, Gérant.

5-3-12 f-422

J. D. NORMANDIN, RELIEUR EN TOUT GENRE ET FABRICANT DE LIVRES BLANCS. M. NORMANDIN se charge de relier, à prix ré- duit, tous les volumes de "L'Opinion Publique" qui lui seront confiés. RUE ST. GABRIEL, MONTREAL, 5-3-9 f-421 Porte voisine du No. 57.

L'INTENDANT BIGOT, PAR JOSEPH MARMETTE. BROCHURE DE 94 PAGES GRAND 8vo. Prix: 25 Cents.

Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à G. E. DESBARATS. 4-51tf-411 Montréal.

BOTANIQUE COURS ELEMENTAIRE DE BOTANIQUE ET FLORE DU CANADA A L'USAGE DES MAISONS D'EDUCATION PAR L'ABBÉ J. MOYEN, PROFESSEUR DE SCIENCES NATURELLES, AU COL- LÈGE DE MONTREAL.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix: Cartonné, \$1.20.—Par la poste \$1.30. \$12.00 la douzaine— et frais de port. Le Cours Élémentaire seul, (62 pp. et 31 planches.) Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine. S'adresser à G. E. DESBARATS, Montréal.

PRODUITS ET MANUFACTURES DE LA NOUVELLE PUISSANCE PAR H. BEAUMONT SMALL. Brochure de 156 pages avec carte coloriée, des dépôts de charbon d'Europe et d'Amérique. Edition anglaise.....50cts S'adresser à G. E. DESBARATS, Montréal.

AU CLERGE. LE PROTESTANTISME Jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. l'abbé GUILLAUME, curé de St. André Avellan Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ot- tawa. 500 pages 8vo—impression de luxe—broché...\$1.00 Le même par la poste.....\$1.20 S'adresser à G. E. DESBARATS, Montréal.

GRAVURES. Nous sommes prêts à recevoir du clergé et des li- braires des commandes pour les gravures suivantes imprimées sur papier à dessin première qualité: La Madeleine, par LE GUIDE.....50 cents L'Ensevelissement du Christ, par PAUL DE LA ROCHE.....50 " Ecce Homo, par LE GUIDE.....25 " Mater Dolorosa, par CARLO DOLCE.....25 " Sur des commandes importantes, une réduction sera faite sur ces prix, qui sont cependant très-bas: car ces gravures sont des facsimile de gravures sur acier, dont on ne peut acheter des copies à moins de \$2.50 pour les petites et \$1.00 pour les grandes. N. B. Il faudra ajouter au prix de chaque gravure cinq cents si la commande est pour plusieurs gra- vures ou dix cents si elle n'est que pour une seule, lorsque la gravure doit être expédiée par la poste; et l'on aura soin d'inclure le montant nécessaire avec la commande. S'adresser à G. E. DESBARATS, Montréal.

1873. NOUVEAUX POËLES DE PASSAGE A CHARBON. CHEZ L. J. A. SURVEYER, 524, RUE CRAIG, MONTREAL. 4-24zz

EVITEZ LES CHARLATANS. Une victime des indiscretions de la jeunesse, qui causent la débilité nerveuse, le dépérissement pré- maturé, etc., ayant eu vain essai de tous les re- mèdes annoncés, a découvert un moyen bien simple de s'en guérir, qu'il enverra gratis à ceux qui souf- frent. Adresser, J. H. RIVERA, 78, rue Nassau, New-York. 4-40-1an.

POUDRE ALLEMANDE, SURNOMMÉE THE COOKS FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES EPICIERES RESPECTABLES. 4-38zz

USINES À MÉTAUX DE LA PUISSANCE. (Établies en 1828.) CHARLES GARTH & CIE. MANUFACTURIERS ET IMPORTATEURS DE CUIVRE à l'usage des plombiers, ingé- nieurs et ouvriers, d'appareils à vapeur et à gaz, usines à cuivre et à fer, etc., etc. On entreprend aussi le chauffage des bâtiments publics et privés, les conservatoires, les serres, etc., par le moyen de la vapeur ou de l'eau chaude. Bureau et Manufacture No. 536 à 542, RUE CRAIG, MONTREAL. 4-25zz

ON OFFRE EN VENTE LA SÉRIE COMPLETE DU JOURNAL "Le Canadien" depuis sa fondation en 1831 jusqu'à ce jour. Relié et fortement et en parfait état de conservation. S'adresser à ce bureau. 5-1-3f-415

A LAVIGNE. A NEW RUSTIC WINDOW SHADES MANUFACTURER. OFFICE AT THE CIGARS STORE 489 CRAIG ST. MONTREAL. A LAVIGNE. FABRICANT DE RIDEAUX CHAMPETRES Bureau au Magasin de Cigares 400 RUE CRAIG MONTREAL. 5-1-13f-293.

GEORGE YON, MARCHAND DE POËLES, PLOMBIER ET FERBLANTIER. NO. 241, RUE ST. LAURENT, MONTREAL. (Illustration of various tools and stoves)

TOUT en remerciant mes nombreuses pra- tiques et le public en général de l'encourage- ment libéral que j'ai reçu, j'ai le plaisir d'annoncer que je viens de recevoir un assortiment très-considé- rable de poêles d'hiver des patrons les plus nouveaux et le système le plus économique, aussi un assorti- ment de chaudières importées. Toutes commandes exécutées avec soin. Une visite est respectueu- sement sollicitée.

SIROP DE GOMME D'EPINETTE ROUGE DE GRAY. LES effets de la Gomme d'Épinette Rouge dans les maladies des Poux, de la gorge, tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite etc., sont vraiment étonnants. Dans cette prépa- ration, toutes les excellentes propriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées. Prix: 25 cents par bouteille. A vendre chez tous les principaux pharmaciens du Canada. En gros et en détail chez le préparateur HENRY R. GRAY PHARMACIEN, 144 Rue St. Laurent, MONTREAL. (Établi en 1859.) 4-27zz

\$50,000 VALANT CONSISTANT EN HARDES FAITES. DRAPS, "TWEEDS," CASIMIRES, CHAPEAUX, MERCIERIES, &c., &c., &c. Habillements faits à ordre, aux prix les plus réduits et avec promptitude. Une visite est sollicitée. R. DEZIEL, 131, Rue St. Joseph. 4-27zz

\$5 à \$20 par jour, Agents demandés. Hommes ou femmes, jeunes et vieux, de toutes les classes peuvent faire plus d'argent avec nous à temps perdu, que dans toute autre branche. Particularités gratuites. Adresses: 4-22zz G. STINSON & CO., Portland, Maine.

Imprimé et publié par La Compagnie de Litho- graphie et de Publication de G. E. DESBARATS, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.